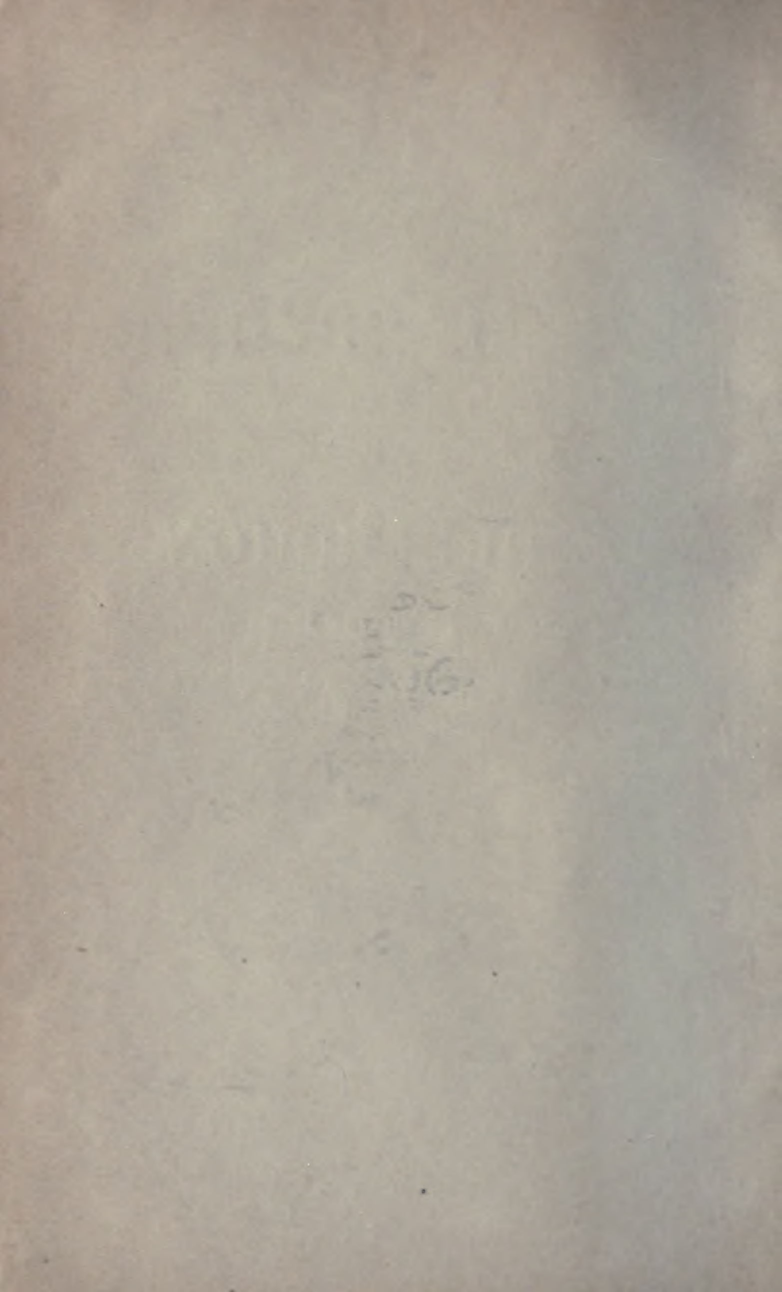

2143

# LE GRELUCHON

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois à Paris sur le Théâtre de l'Athénée,
le 16 Mars 1900.



MAURICE SERGINE

# Le Greluchon

COMÉDIE EN QUATRE ACTES



PARIS
**LIBRAIRIE THÉATRALE**
30, RUE DE GRAMMONT, 30

1910

A Madame DAYNES-GRASSOT,

A Madeleine LÉLY,

A André BRULÉ,

*Ma profonde reconnaissance.*

M. S.

Décembre 1909.

# PERSONNAGES

| | | |
|---|---|---|
| GASTON LAGARDE................. | MM. | André Brulé. |
| MAXIME DE BRÉCOURT........... | | André Lefaur. |
| LUCIEN VALLIER.... ............ | | Escoffier. |
| SATHONAY....................... | | Bullier. |
| MARCILLAC....................... | | Félix Ander. |
| JOSEPH.......................... | | Terof. |
| UN DOMESTIQUE................... | | Marius. |
| FRANCINE FERNAY................ | Mmes | Madeleine Lély. |
| PAULINE DELANNOY .............. | | Daynes-Grassot. |
| SALOMÉ.......................... | | Claudie de Sivry. |
| JANE D'ARRAS................... | | Maud Gauthier. |
| PAULETTE MOROT ................ | | D'Artigny. |
| BABETTE FARJEUX................ | | Bienfait. |
| YVONNE DE LUSIGNY............. | | Cézanne. |
| MAUD........................... | | Donati. |
| SOLANGE ....................... | | Le Bland. |
| ELIANE......................... | | Saint-Marc. |

# LE GRELUCHON

---

## ACTE PREMIER

### Chez Sathonay.

*Atelier vaste et décoré de façon originale. A gauche, un piano à queue. A droite, un buffet dressé. Au fond un escalier intérieur donnant accès à une galerie. Des portes s'ouvrent sur cette galerie.*

---

## SCÈNE PREMIÈRE

PAULINE DELANNOY, JANE D'ARRAS, YVONNE DE LUSIGNY, PAULETTE MOROT, MAUD, SOLANGE, ELIANE, SATHONAY, MAXIME DE BRÉCOURT, LUCIEN VALLIER, RAOUL MARCILLAC.

*Le rideau se lève pendant qu'un chœur, chanté par toutes les femmes et quelques-uns des hommes et accompagné par Pauline Delannoy, s'achève sur la scène. Ce chœur doit être chanté aussi bien que possible.*

**Chœur.**

Nous le soutiendrons mordieus
Oui, mordieus, oui, mordieus
Vaut mieux prendre encor l'omnibus.
Que l' sale autobus !

**(Bis)**

PAULINE DELANNOY.

A la bonne heure ! Ça y est cette fois, vous le tenez.

MARCILLAC.

Il m'a semblé que ça n'était pas tout à fait juste.

PAULINE DELANNOY.

Ça pourrait l'être davantage.

MARCILLAC.

En revanche, ça n'était pas en mesure.

PAULINE DELANNOY.

Mon Dieu, quelques-uns ont commencé après les autres ; mais tous ont fini ensemble, c'est tout ce qu'on peut demander.

MAXIME.

Parbleu ! Pauline a raison. Que diable ! Une revue n'est pas un opéra ; plus c'est chanté faux, plus c'est drôle ; plus c'est bête, plus on rit ; moins les petites femmes ont de talent et plus elles ont de succès. La revue du cercle, cette année, sera un triomphe.

MARCILLAC.

Autant dire qu'elle est stupide.

SATHONAY.

Peux-tu le croire, mon bon Marcillac ! Un accent du midi qui n'aurait pas d'esprit, ça ne se serait jamais vu !

MARCILLAC.

C'est vrai !

PAULETTE.

Alors ? C'est nous qui sommes des grues ?

MAXIME.

Vous exagérez, mes enfants. Vous chantez comme des seringues, c'est un fait...

TOUTES.

Insolent !...

MAXIME.

Vous chantez comme des seringues, ai je dit. Mais vous êtes jolies comme des anges, et vous avez plus de talent dans l'extrémité rose de votre sein d'albâtre, dans votre cuisse ferme et ronde, dans votre croupe harmonieuse, que tous les prix du Conservatoire, passés, présents et à venir... Sapristi ! On ne peut pas tout avoir... A chacun sa spécialité. Et vous n'êtes pas les plus mal partagées. Je vous jure bien que si le ciel m'eût fait femme, aussi vrai que je m'appelle Maxime de Brécourt, j'aurais été ce que vous êtes. Je ne peux pas vous faire un plus grand compliment.

MARCILLAC.

Allons ! enchaînons, enchaînons, recommençons encore une fois.

PAULETTE.

Recommencer ! Des dattes !

JANE.

J'allais le dire.

SATHONAY.

Et moi, je ne sais pas.

MARCILLAC.

Voyons, mesdames, un peu de bonne volonté. Songez que nous jouons au Cercle dans huit jours. Profitons de ce que les trois quarts des interprètes ne sont pas encore arrivés pour faire répéter ceux qui sont là. Allons, reprenons le chœur !

YVONNE.

Ah ! non, zut ! J'en ai soupé de ton chœur !

MAXIME, à Yvonne.

Alors, permettez-moi de vous offrir le mien... avec ses dépendances !

YVONNE.

Trop tard, mon cher, la place est prise.

MAXIME.

Quand il y en a pour un, il y en a pour deux.

YVONNE.

Ils sont déjà trois.

MAXIME.

On se serrera.

YVONNE.

Vous oubliez qu'il n'y a que sept nuits dans la semaine ?

MAXIME.

Il y en a quatorze si l'on ferme les rideaux.

JANE.

Enfin, travaille-t-on ? Oui ou non.

PAULETTE.

Non. Voilà un mois qu'on nous fait venir tous les soirs. J'en ai plein le dos.

MARCILLAC.

A qui la faute? Pas à moi. Depuis trente jours, à neuf heures, régulièrement, j'arrive et, régulièrement, je ne trouve que la moitié de mon monde. Hier, on ne vous a pas vues, les autres y étaient, aujourd'hui, vous voici, les autres n'y sont pas!

PAULETTE.

A quoi bon nous déranger puisque la commère ne vient jamais?

YVONNE.

Francine Ferney! se commettre avec nous!

ELIANE.

Voyons, Yvonne, tu n'y songes pas.

SOLANGE.

Nous ne sommes pas du même demi-monde.

MAXIME.

Sont-elles rosses!

YVONNE.

Une femme qui prétend n'avoir qu'un amant!

PAULETTE.

Et toujours le même!

MAUD.

D'aucuns vont jusqu'à dire que c'est le premier!

PAULETTE.

C'est beau une liaison comme celle-là!

JANE.

Un mariage morganatique.

SATHONAY.

Toc.

PAULETTE, à Sathonay.

Qu'est-ce que tu dis ?

SATHONAY.

Ne te creuse pas, Paulette, tu ne peux pas comprendre.

JANE.

Je vous assure que vous êtes injustes. Francine est d'un abord un peu froid, un peu réservé, mais au fond, elle est charmante, et pas poseuse pour un sou.

PAULETTE.

Une pimbêche !

YVONNE.

Une sucrée !

MARCILLAC.

En tout cas, c'est une artiste. C'est une grande faveur qu'elle nous fait en venant jouer au cercle ; et nous devons excuser son inexactitude, d'autant plus qu'avec sa grande habitude de la scène, elle a besoin de peu répéter. Tandis que vous...

PAULETTE.

Tandis que nous qui ne sommes pas des étoiles, nous avons autre chose à faire.

SATHONAY.

Quoi donc ?

PAULETTE.

Si on vous le demande...

SATHONAY.

Je dirai que je le sais, parbleu ! Tout ça, c'est des histoires d'hommes !

ÉLIANE.

Des histoires d'hommes !... Pensez-y !...

MAUD.

D'ailleurs, est-ce que ça vous regarde ?

SATHONAY.

Eh bien, et l'art ? Voyons, l'art ?

YVONNE.

L'art est une chimère.

PAULINE DELANNOY, avec un soupir.

Yvonne a raison.

JANE.

Ce n'est pas l'art qui paiera nos toilettes !

SATHONAY.

Qu'est-ce qu'elle dit, la petite Jane d'Orléans ?

JANE.

Pas d'Orléans, d'Arras. Jane d'Arras.

SATHONAY.

En voilà un langage pour une jeune fille, car on assure que vous êtes... vierge.

JANE.

On exagère de moitié.

SATHONAY.

Le capital est intact, mais on peut toucher les coupons.

JANE.

Comme vous dites.

SATHONAY.

Et à qui réservez-vous la jouissance du capital ?

JANE, avec un regard engageant.

Mais... à qui saura l'apprécier à sa valeur.

SATHONAY, méfiant.

Je regrettre de n'être pas assez riche.

JANE, à part.

Ça ne prend pas.

MARCILLAC, tirant sa montre.

Dix heures ! C'est insensé ; il ne viendra plus personne.

SATHONAY.

Un peu de patience. As-tu jamais vu des artistes arriver à l'heure ?

MARCILLAC.

Eh ! les artistes ont une excuse : le talent ; mais des grues...

SATHONAY.

Elles ont les leurs pour prétextes.

PAULINE DELANNOY.

Vous n'êtes pas poli pour mes élèves. Elles ont sans doute été au cercle, comme d'habitude.

MARCILLAC.

Non, je les ai prévenues moi-même que la salle serait prise ce soir et qu'on répéterait chez Sathonay. Je les ai même averties que le costumier viendrait.

SATHONAY.

Tu ne leur as peut-être pas dit qu'il y aurait un buffet.

PAULINE DELANNOY.

Et quel buffet !...

SATHONAY.

Peut-on vous offrir une tasse de thé ?

PAULINE DELANNOY.

On peut... Avec quelques petites choses autour. J'arrive de l'Étoile, où j'ai donné une leçon, et je n'ai pas eu une minute pour dîner. Je meurs de faim.

SATHONAY.

Que ne le disiez-vous ?

PAULINE DELANNOY.

Je n'osais pas... Je suis timide.

SATHONAY.

Tenez, prenez ce qu'il vous plaira et installez-vous sur ce guéridon. Et vous, mes petites chattes, un sandwich, une coupe de champagne ?

PAULETTE.

Oui. Ça nous permettra d'attendre le souper.

MARCILLAC.

Dis donc, Sathonay, je passe un intant dans ton cabinet, le temps de recopier des couplets que j'ai faits cet après-midi pour Francine. Tu permets ?

SATHONAY.

Je t'en prie. Tu connais le chemin ?

MARCILLAC.

Oui, oui, ne te dérange pas.

## SCÈNE II

LES MÊMES, moins MARCILLAC.

VALLIER, *qui jusqu'alors est demeuré à l'écart, étendu sur un canapé et silencieux.*

Sathonay ! Prête-moi un cigare!

YVONNE.

Tiens!... Vallier qui rêve!

VALLIER.

Je ne rêve pas. J'en aurais pourtant le droit. Trente-six heures de traversée nauséabonde, suivies d'une nuit en chemin de fer!

PAULINE DELANNOY.

Oh! le bateau! le chemin de fer!... J'aurais adoré voyager... (A Sathonay.) Je vous redemanderai un peu de rosbeef! Ça doit être beau l'Algérie!

VALLIER, peu enthousiaste.

Oui, c'est gentil.

SATHONAY.

Quelle impression rapportes-tu?

VALLIER.

L'impression que Paris est la plus belle ville du monde.

SATHONAY.

C'est tout?

VALLIER.

Mon cher, les hôtels sont infects, la nourriture odieuse et le train part toujours à six heures du matin.

SATHONAY.

Je me demande, vraiment, pourquoi tu voyages!

VALLIER.

Pour voir, parbleu!

SATHONAY.

Plutôt, pour avoir vu!

VALLIER.

En somme, je suis un imbécile ?

SATHONAY.

Non. Tu es amusant. Est-ce qu'on ne verra pas ce soir ton compagnon de voyage ?

VALLIER.

Lagarde ?... si, il doit venir.

PAULINE DELANNOY, la bouche pleine.

Quel charmant garçon, Lagarde !

SATHONAY.

Vous le connaissez ?

PAULINE DELANNOY.

Si je connais Gaston !... Plein de talent ce garçon !

SATHONAY.

Oui, c'est dommage qu'il ait de quoi vivre. Il ferait des chefs-d'œuvre s'il crevait de faim.

JANE, vivement.

Ah ! il est riche ?...

SATHONAY.

Trop riche puisqu'il peut se payer le luxe de ne pas travailler... C'est dommage ! Il a cent mille francs de rentes dans son porte-plume. Malheureusement, il est né avec la crampe de l'écrivain.

Un coup de sonnette.

TOUS.

Ah !

## SCÈNE III

LES MÊMES, MARCILLAC, UN DOMESTIQUE.

MARCILLAC, rentrant.

On a sonné ?

UN DOMESTIQUE, entrant.

Une lettre pour M. Marcillac !

MARCILLAC.

Donnez ! (Lisant.) « Mon cher auteur, excusez-moi si je ne viens pas répéter ce soir, mais je suis obligée de dîner avec mon ami. Croyez à mes regrets et à ma bien vive amitié, signé : Simone de Morsay : » Tous les soirs, alors ! Elle a déjà dîné hier avec son ami.

JANE.

Pardon ! Hier, c'était avec son amant.

VALLIER.

Ami ! amant ! Que de grades en amour !

MAXIME.

Ce ne sont pas des grades, mais des fonctions. L'ami, c'est celui qu'on trompe.

SATHONAY.

Parbleu ! Le mot l'indique.

MAXIME.

Il est quelquefois jeune : plus souvent d'un certain âge et toujours riche.

PAULINE DELANNOY.

Pour sa maîtresse, c'est le « singe » pour les domestiques, c'est « monsieur ».

MAXIME.

On le reçoit à bras ouverts, mais le moins souvent possible. L'amant, au contraire, ou pour mieux dire, l'aimé, est généralement jeune, insuffisamment fortuné pour entretenir une maîtresse, mais assez pour trimbaler celle des autres.

PAULINE DELANNOY.

C'est le « chéri », le « coco » « l'amour » et la valetaille l'appelle familièrement : « monsieur Gaston » « monsieur Guy », ou « monsieur Gontran ».

MARCILLAC.

Le singe est un imbécile!

PAULETTE.

Une poire!

PAULINE DELANNOY.

Pas toujours. C'est souvent un philosophe.

VALLIER.

Soit. Mais l'autre, le chéri, l'amour c'est un... vilain monsieur.

MAXIME.

Tiens! tu raisonnes comme un bourgeois!... L'autre...

JANE.

C'est le gigolo!...

MAXIME.

Eh! oui, mais pas cet affreux mot. L'autre, c'est le greluchon!

TOUS.

Le greluchon?

MAXIME.

Oui, le greluchon comme on disait, il y a quel

que cent ans, au siècle fameux des galanteries et de l'amour !

JANE.

Greluchon ! gigolo ! C'est kif-kif !

VALLIER.

La dénomination change ; mais la fonction subsiste.

MARCILLAC.

Preuve qu'elle est nécessaire.

ELIANE.

Nécessaire ! Penses-tu ?

MAXIME.

Parfaitement ! Nécessaire, essentielle, humaine ! Amis amants, protecteurs greluchons sont des personnages qu'on pourrait appeler, d'un terme emprunté à la peinture, des êtres complémentaires. Car, de même que pour obtenir certains tons, il faut parfois deux ou plusieurs couleurs, de même pour réaliser le bonheur d'une femme, il faut généralement deux hommes... au moins, constituant une société, toujours anonyme, dans laquelle l'un ou les uns fournissent le capital et l'autre apporte son... industrie.

PAULETTE.

Son industrie ?

VALLIER.

Industrie célèbre par ses chevaliers !

PAULETTE.

Qu'est-ce qu'il dit ?

SATHONAY.

Ne te creuse pas. Tu ne peux pas comprendre.

MAXIME.

Mon vieux Lucien, tu ne seras jamais qu'un millionnaire.

JANE.

C'est déjà ça !

MAXIME.

Pour ne pas dire un parvenu. Pour toi et tes semblables, tout se vend et s'achète, tout se résout par de l'argent qu'on donne ou qu'on reçoit : il y a les amants qui paient et ceux qu'on paye !

VALLIER.

Donc !

MAXIME.

Eh bien, il en est d'autres encore : ceux qui... comment dirai-je ?...

PAULINE DELANNOY.

Ceux qui sont au pair.

MAXIME.

C'est ça. Ceux qui sont au pair. Ceux qui, en matière d'amour, ignorent l'emploi du billet de banque et substituent à l'achat et à la vente, l'échange ; ceux enfin qui ne croient pas forfaire à l'honneur en recevant de leur maîtresse l'équivalent de ce qu'ils lui donnent : de la tendresse reconnaissante et de la volupté sincère. Ceux-là sont les greluchons... J'en suis.

VALLIER.

Et depuis quand ?

MAXIME.

Depuis que j'ai l'âge de raison.

VALLIER.

C'est-à-dire, depuis que tu n'as plus les moyens de faire des folies.

MAXIME.

Quelle erreur! J'ai joué un jeu d'enfer, j'ai mené un train royal, je me suis ruiné magnifiquement. Mais j'ose dire que nulle femme ne peut se vanter de m'y avoir aidé.

MAUD.

Quel mufle!

MAXIME.

D'ailleurs, mon cher, on vient au monde greluchon comme on naît poète... On ne le devient pas.

SATHONAY.

Il faut le don!

PAULINE DELANNOY.

Il faut la vocation. Il faut n'avoir qu'un but dans l'existence : l'amour; qu'une passion : la femme.

VALLIER.

Ajoute encore qu'il faut avoir le caractère assez accommodant et l'échine suffisamment souple pour consentir à déguerpir quand arrive le maître ; quelquefois précipitamment ; souvent par l'escalier de service.

PAULINE DELANNOY.

Ce sont les petits inconvénients de la profession.

MAXIME.

Mais quelles revanches! C'est pour nous seuls que vos maîtresses s'animent et leur passion pour nous s'exacerbe du mépris que vous leur témoignez et du dégoût que vous leur inspirez.

VALLIER.

En somme, vous en avez pour notre argent.

MAXIME.

Allons donc ! nous ramassons vos miettes, nous prenons ce qui reste.

PAULINE DELANNOY.

Tant pis pour vous si vous laissez le meilleur.

VALLIER.

Bref ! si j'ai bien compris, les deshérités de la fortune sont les seuls qui puissent prétendre à l'amour ?

MAXIME.

A peu près. Ce sont les seuls, en tout cas, qui soient sûrs d'être aimés pour eux-mêmes.

VALLIER.

C'est gai !

JANE.

Il y a des exceptions. Il est des hommes qui réunissent toutes les conditions nécessaires au bonheur des femmes.

SATHONAY.

Des amants complets... comme le pain.

MARCILLAC.

Ils sont rares.

PAULINE DELANNOY.

Flûte.

MARCILLAC.

Et c'est heureux. Il serait trop injuste que les uns eussent tout et les autres rien. C'est notre revanche à nous, pauvres bougres, qu'il se dresse,

enfin, un obstacle contre lequel se brise la force du capital, c'est notre consolation de penser qu'il existe au monde une chose qui ne s'achète pas: l'amour, l'amour vrai, l'amour sincère, que tout l'or de la terre ne peut procurer que des baisers trompeurs et des caresses maquillées; que le pauvre est au moins l'égal du riche devant la sensation sublime et le frisson divin!

VALLIER.

C'est une profession de foi. Je ne te savais pas socialiste!

MARCILLAC.

Rassure-toi. Je n'attends pour devenir conservateur que d'avoir quelque chose à conserver!

SATHONAY, se levant.

Tu es mûr pour la politique!

MARCILLAC.

Je le crois.

D'un autre côté de la scène.

PAULETTE, à Sathonay.

Je le trouve charmant ton ami Vallier.

SATHONAY.

. . . . . .

PAULETTE.

Il me plait beaucoup.

SATHONAY.

. . . . . .

PAULETTE, stupidement.

Est-ce qu'il aime les femmes?

SATHONAY.

Il adore sa mère!

PAULETTE.

Tu es bête! On ne peut jamais parler sérieusement avec toi.

SATHONAY.

Dame! Tu me poses une foule de questions subversives. Tu ne penses pas, j'imagine, que je vais aller proposer ta main à Lucien!

PAULETTE.

Est-ce que je te demande quelque chose! Pour qui me prends-tu?

SATHONAY.

D'ailleurs, si tu as besoin d'un conseiller, voire d'un ambassadeur, cette bonne Pauline est toute disposée, j'en suis sûr, à être l'un et l'autre. Pour ta gouverne, Vallier est l'être le plus ridiculement maniaque qui soit sur terre... Un journal qui traîne l'affole, un meuble déplacé l'exaspère... Il est assez original aussi. Par exemple : il ne peut pas s'endormir sans avoir lu, au préalable, quelques pages de l'Imitation.

PAULETTE.

C'est cochon!

SATHONAY.

Dans son genre... Et puis ne t'avise pas de le tromper.

PAULETTE.

Il est jaloux?

SATHONAY.

Il a son petit amour-propre.

PAULETTE.

Il y a toujours moyen de s'arranger... l'après-midi, pendant qu'il sera à ses affaires.

SATHONAY.

Quelles affaires?

PAULETTE.

Eh bien! son commerce, son bureau, est-ce que je sais moi.

SATHONAY.

Il n'a ni commerce ni bureau.

PAULETTE.

Quelle blague! Maxime m'a dit qu'il était franc-maçon! (A Sathonay qui éclate de rire.) Pourquoi rigoles-tu? espèce d'idiot!

D'un autre côté de la scène.

MAXIME, à Vallier qui regarde Jane avec insistance.

Ah! non, j'en ai assez : je te parle, tu ne m'écoutes pas...

VALLIER, indiquant les femmes.

Mon vieux, excuse-moi ; il y a si longtemps que je n'ai vu de ces petites bêtes là.

MAXIME.

Et les femmes arabes?

VALLIER.

Tu me connais, je suis un maniaque, je n'ai pas pu m'y faire. J'ai l'habitude d'aimer en français... Et puis, le noir ça me rendait triste ; il me semblait que j'étais en deuil.

MAXIME.

Tu es un jeune homme voué aux blanches.

VALLIER.

Autant que possible. Je te confesserai même que, sevré comme je l'ai été, je ne suis pas resté

insensible devant les quelques minois qui meublent, ce soir, cet appartement.

MAXIME.

Veux-tu quelques tuyaux? Ça pourra te servir.

VALLIER.

Je t'écoute.

MAXIME, désignant tour à tour chacune des femmes.

Pauline Delaunoy!

VALLIER.

Passons au déluge.

MAXIME.

Eh! Eh! Elle est précieuse. Professeur de chant, accompagnateur, un peu manucure et vaguement tireuse de cartes, Pauline est adorée de toutes ces demoiselles, ses élèves. Femme d'expérience et de bon conseil, c'est elle qui les guide dans le choix de leurs relations.

VALLIER.

C'est une entremetteuse?

MAXIME.

Tu exagères. Elle considère une jolie femme comme un objet agréable, un homme riche comme un objet utile... Et elle joint l'utile à l'agréable, voilà tout!

VALLIER.

Moyennant une honnête récompense!

MAXIME.

Non, pour l'amour de l'art ou plutôt pour l'art de l'amour!

VALLIER.

Une femme désintéressée!... saluons!

MAXIME.

Et passons. La jolie rousse qui parle en ce moment à Pauline Delannoy et qui répond au nom de Paulette Morot, tu as pu la juger, elle n'est pas compliquée : c'est la grue type. Ces deux enfants aux grands yeux plein d'extase, rien à faire pour nous.

VALLIER.

Je m'en doutais... des...

MAXIME.

Des mutualistes.

VALLIER.

Reste Jane d'Arras que tu oublies.

MAXIME.

Et qui t'intéresse. Jolie fille, instruction soignée, un peu bas bleu et d'une intelligence inquiétante.

VALLIER.

Encore jeune fille ? paraît-il.

MAXIME.

Elle le prétend.

VALLIER.

Tu le crois ?

MAXIME.

Je n'y ai pas été voir... trop cher... pas dans mes prix.

VALLIER.

Pour nous résumer, ce n'est pas ici que je trouverai le bonheur.

MAXIME.

Peut être !... J'ai gardé la merveille pour la fin.

VALLIER.

Ah! qui?

MAXIME.

Elle n'est pas là!... Francine Fernay la commère, l'étoile.

PAULINE DELANNOY, qui a entendu et s'approchant.

Francine Fernay! voilà une femme! C'est dommage qu'elle ne soit pas ici, ce soir. Quelle créature adorable!... Des yeux! une bouche! une ligne!

VALLIER.

Je vous fais grâce du détail.

PAULINE DELANNOY.

Non, laissez-moi vous faire le détail de ses grâces : un corps, une splendeur et avec ça, fine, intelligente, spirituelle, artiste.

VALLIER.

Hé! là! Hé! là! mais je l'aime cette femme!

MAXIME.

Parbleu! nous aussi. Nous lui faisons tous une cour acharnée, mais, jusqu'à présent, sans succès.

VALLIER.

Elle résiste?

MAXIME.

Même pas, elle rit. Et si parfois, énervé par une pression de mains que l'on croit significative, grisé par le parfum qu'elle distille, on se laisse aller à murmurer des mots d'amour, un éclat de rire sonore retentit qui vous ramène bientôt à la température normale.

VALLIER.

Elle aime ailleurs.

PAULINE DELANNOY.

Je ne crois pas.

MAXIME.

On lui connaît bien un protecteur, mais il n'a vraiment pas l'allure d'un amant.

PAULINE DELANNOY.

C'est un homme marié, d'un certain âge qui lui a fait quitter le théâtre et qui paie dix mille francs par mois, le privilège de venir, chaque jour à cinq heures, prendre, chez elle, une tasse de thé.

VALLIER.

Dix mille francs!... fichtre! c'est un nabab! Il est trop riche pour être honnête. Sa profession?

MAXIME.

Abuser celui qui passe et recommencer le lendemain.

VALLIER.

Il est à la Bourse?

MAXIME.

Parbleu!... Tu te mets sur les rangs?

VALLIER.

J'y suis. (Tirant sa montre.) Bigre! onze heures! Je vais me coucher.

PAULINE DELANNOY.

Tout seul? polisson!

VALLIER.

You speak! Bonsoir vieux... Madame...

MAXIME.

Bonsoir!

JANE, l'arrêtant.

Vous partez déjà monsieur Vallier?

VALLIER.

Déjà, c'est aimable; mais, j'ai tant roulé depuis deux jours, que j'éprouve quelque hâte à me reposer.

JANE.

Venez vous asseoir un peu près de moi. Vous ne me refuserez pas quelques minutes de grâce!

MAXIME, à Pauline Delannoy.

Celles qui précèdent le quart d'heure de Rabelais.

JANE, à Vallier.

Mais, j'y pense. C'est sans doute indiscret à moi de vous retenir. Peut-être êtes-vous attendu?

PAULINE DELANNOY, à Maxime.

Les premières cartouches!

Coup de sonnette.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, FRANCINE FERNAY, GASTON LAGARDE, UN DOMESTIQUE.

SATHONAY, se dirigeant vers la porte.

Vous permettez? (ouvrant la porte de la pièce, puis à la cantonade.) Tiens! vous?... et toi? Bravo! Décidément, un bonheur n'arrive jamais seul.

Salutations, poignées de mains.

JANE.

Bonjour, Francine.

FRANCINE, *à Jane.*

Bonjour, Jane, vous allez bien ? Mesdames... Je suis en retard ?

MAXIME.

L'important, c'est que vous soyez venue.

PAULETTE, *à mi-voix.*

Pardi !

FRANCINE.

Je me suis dépêchée le plus que j'ai pu ; mais j'ai chanté dans le monde et je termine à l'instant.

SATHONAY.

Vous êtes toute excusée.

YVONNE, *à mi-voix.*

Naturellement !

FRANCINE.

Tiens, Pauline ! Bonjour, mon petit vieux !

PAULINE DELANNOY.

Bonjour, jolie.

VALLIER, *à Sathonay.*

Présente-moi.

SATHONAY.

C'est juste. (*A Francine.*) Ma chère Francine, mon ami Lucien Vallier.

VALLIER.

Un de vos plus récents, mais aussi un de vos plus fervents adorateurs.

FRANCINE, *l'interrompt.*

Sathonay, présentez-moi donc monsieur. Nous

nous sommes rencontrés dans l'escalier et trouvés : nez à nez à votre porte.

SATHONAY, présentant.

Gaston Lagarde, un de nos jeunes hommes de lettres les plus spirituels et les plus paresseux.

FRANCINE.

Gaston Lagarde suffisait.

SATHONAY, à Gaston.

Salue... vieux... Tu connais, je suppose, mademoiselle Fernay.

GASTON.

Quelle question ! J'ai vu bien souvent mademoiselle au théâtre et je suis enchanté de l'occasion...

FRANCINE, l'interrompant.

Oh ! non, pas vous, M. Lagarde. D'abord, j'ai horreur des compliments et puis... je ne sais pas pourquoi, je me suis imaginé que vous n'étiez pas comme tout le monde et ça me serait un grand désappointement de vous entendre m'adresser des paroles banales.

GASTON.

Je suis trop flatté pour insister, mademoiselle... Laissez-moi pourtant vous avouer que du premier jour où je vous ai vue, vous m'avez infiniment charmé ; je me suis senti très attiré vers vous.

FRANCINE, riant.

Il faut croire que vous vous êtes retenu.

GASTON.

Vous ne pensiez pas si bien dire.

FRANCINE, riant.

Je vous faisais donc peur ? Seriez-vous lâche ?

GASTON.

Non... seulement, je suis très fataliste, très fétichiste, même. J'estime qu'on ne doit jamais forcer les événements, qu'il faut livrer sa vie le plus possible au hasard, qui, le plus souvent fait très bien ce qu'il fait.

FRANCINE.

Béni soit donc le hasard ! (A Sathonay.) C'est très gentil chez vous, Sathonay.

SATHONAY.

Peuh ! bien simple.

FRANCINE.

Si, si. C'est arrangé avec beaucoup de goût... Vous faites de la peinture ?

SATHONAY.

Je peins vaguement... Je sculpte au besoin.. Je musicaille à la rigueur et je rime à l'occasion Bref, je fais de tout un peu, ça me permet de ne faire beaucoup de rien.

GASTON, à Maxime.

Bonjour, vieux ! Content de te revoir.

MAXIME.

Moi aussi... Beau voyage ?

PAULINE DELANNOY, à Vallier.

C'est admirable la jeunesse !... Regardez-moi ces petites filles... elles mangent... elles mangent... Ah ! on peut encore manger à leur âge.

FRANCINE.

Eh bien ? répète-t-on ?

MARCILLAC.

Parbleu !

PAULETTE.

Encore ?

MARCILLAC.

Té ! Nous avons la chance d'avoir mademoiselle Fernay... profitons-en. (A Francine.) Pendant que j'y pense, mademoiselle, voici les couplets que je vous avais promis... vous verrez... ils ne sont pas mal... (Aux autres femmes.) Allons, vivement place au théâtre ! et attention au chœur d'entrée ! Vous y êtes ?... Attaquez, l'orchestre.

PAULINE DELANNOY.

Rappelez-vous, mes enfants : une mesure pour rien, mais là, vous savez, la bonne mesure... Une... deux... trois... quatre...

SATHONAY, à un domestique qui entre.

Qu'est-ce que c'est ?

LE DOMESTIQUE.

Le costumier.

SATHONAY.

Faites entrer dans ma chambre.

FRANCINE.

Comment ? le costumier ? Alors, on ne va pas répéter ? Si j'avais su, je ne me serais pas dérangée.

MAXIME.

Vous auriez eu tort ; vous nous serez très utile.

SATHONAY.

D'ailleurs, c'est l'affaire d'un petit instant... (Indiquant l'escalier.) Mesdames, voulez-vous monter par

Et ?... (Aux messieurs qui se précipitent.) J'ai dit : mesdames... les messieurs n'essaient pas aujourd'hui, nous n'avons pas besoin d'eux.

MARCILLAC.

Nous serons bien sages.

YVONNE.

Ils nous serviront de femmes de chambre.

MAXIME.

De déshabilleuses.

SATHONAY.

Allons ! soit !... A la Tour de Nesles !

*Tous se ruent vers l'escalier, sauf Francine et Pauline.*

## SCÈNE V

### PAULINE, GASTON, FRANCINE.

GASTON, *du haut de l'escalier à Francine.*

Vous ne venez pas, mademoiselle ?

FRANCINE.

Non. Je vais profiter de ce petit entr'acte pour voir un peu les couplets que Marcillac vient de me donner. Pauline me tiendra compagnie.

PAULINE DELANNOY.

Si ça vous dit, Lagarde, vous pouvez rester. Vous ne nous gênez pas.

GASTON, *à Francine.*

Est-ce aussi votre avis, mademoiselle ?

FRANCINE.

Mais, certainement, monsieur.

GASTON, descendant.

Alors, j'accepte... avec joie.

PAULINE DELANNOY, à Francine.

Tu sais qu'il est très gentil ce grand-là... et puis... farci de talent... truffé d'esprit...

GASTON.

Cet âge est sans pitié

FRANCINE.

Pourquoi?... Pauline ne dit rien que je ne sache, monsieur Lagarde... car si je vous rencontre aujourd'hui pour la première fois, vous n'êtes cependant pas, pour moi, un inconnu.

GASTON.

Vraiment?

FRANCINE.

Oui... J'ai beaucoup entendu parler de vous par un de nos amis communs.

GASTON.

Ah! qui?

FRANCINE.

Pierre Darbel

GASTON.

Vous connaissez Darbel? Quel garçon délicieux!

FRANCINE.

C'est exactement ce qu'il pense de vous. Il a pour vous une amitié qui confine à la tendresse, une admiration communicative... C'est avec piété qu'il parle de vos œuvres.

GASTON.

Mes œuvres... vous exagérez... Mon bagage est bien mince... une petite valise...

PAULINE DELANNOY.

Une petite valise !... exquis !...

FRANCINE.

Une valise de choix en tout cas. J'ai lu un de vos romans...

GASTON.

Mon roman. Il est unique.

FRANCINE.

C'est dommage, car il est délicieux. Il exhale un parfum de fraîcheur, de jeunesse... il s'en dégage un charme singulier, qui vous prend, qui vous enveloppe... Il étonne aussi par un mélange déconcertant de scepticisme et de sentimentalité. Ce n'est pas un livre banal.

GASTON.

Vous êtes mille fois aimable.

FRANCINE.

Non. Non. Je vous assure que je suis sincère. Si vous me connaissiez davantage, vous sauriez que je suis très franche. Je peux à la rigueur ne pas dire tout ce que je pense, mais je suis incapable de dire ce que je ne pense pas.

GASTON.

Alors, je suis confus.

FRANCINE.

Je bénis le hasard qui nous met en présence aujourd'hui ; car j'étais très désireuse de vous rencontrer... vous m'intriguiez, j'étais impatiente de me rendre compte si vous étiez bien l'homme que l'on m'avait dépeint, que je m'imaginais... et surtout l'homme de votre œuvre.

GASTON.

Eh bien?

FRANCINE, riant.

Vous êtes trop pressant... en tout cas, trop pressé.

GASTON.

Non. Je repasserai.

FRANCINE, à Pauline, qui a vu ce dénouement.

Comment, tu files?

PAULINE DELANNOY.

Comme un zèbre.

FRANCINE.

Sans rien dire?

PAULINE DELANNOY.

Comme un zèbre anglais... Il va être minuit. J'ai tout juste le temps d'attraper mon dernier omnibus.

FRANCINE.

Au revoir, mon petit.

GASTON.

Au revoir, Pauline.

PAULINE DELANNOY.

Au revoir, mes enfants. Ne vous dérangez pas. (A mi-voix.) Sont-ils beaux tous les deux!... quel couple!

(Elle sort.)

## SCÈNE VI

### FRANCINE, GASTON.

FRANCINE, qui se dirige vers le piano.

Vous permettez que je travaille ?

GASTON.

Je vous en prie.

FRANCINE, commence à chanter en s'accompagnant. *

On rencontre, un beau matin,
Une femme, à l'œil mutin,
Qui passe.

Elle a des yeux langoureux
Et l'on sait, très amoureux,
Sa trace...

S'interrompant et parlé.

Vous vous ennuyez ?

GASTON.

Quelle idée !

FRANCINE.

Si, si, avouez-le.

GASTON.

N'insistez pas... où je vous fais un compliment.

FRANCINE.

Alors ? Je continue ?

GASTON.

J'y compte.

---

* Musique de A. Nusun Fysher. Chez [illegible], [illegible], Passage du Havre, Paris.

FRANCINE.

Amour ? non. Plutôt désir,
Qui, dès qu'on peut l'assouvir,
S'efface.
Qui dure le temps, croit-on,
D'un baiser...

(S'interrompant et parlé.)

Décidément, j'ai pitié de vous, monsieur Lagarde. Je vous rends votre liberté.

GASTON.

Vous me renvoyez ?

FRANCINE.

Je vous permets de partir ; ce n'est pas la même chose... Il se prépare derrière ce mur des déploiements de gorges, des éblouissements d'épaules... Je ne me sens pas le courage de vous retenir ici et de vous infliger ce supplice de Tantale.

GASTON.

Prononcez donc mieux.

FRANCINE.

Vous êtes sévère.

GASTON.

Oui... pour les huîtres.

FRANCINE.

Vous devenez méchant.

GASTON.

C'est plus fort que moi... je vois la vie en rosse... Et puis, si l'on ne peut plus abîmer sa prochaine, il n'y a plus de conservation possible ; d'autant que la prochaine n'a pas tant de scrupules... Ces da-

mes, n'en doutez pas, ont tiré les premières. Nous faisons, j'en jurerais, le sujet de leur conversation, et, à l'heure qu'il est, nous passons...

FRANCINE.

A tabac?

GASTON.

A la poudre de riz, c'est bien bien plus terrible. Je les entends d'ici, ces anges de douceur. Moi, je suis un goujat, tout simplement.

FRANCINE.

Vous?

GASTON.

Dame! je ne leur ai jamais manqué de respect. Tout à l'heure je serai un Alphonse et je m'estime heureux si l'on ne me découvre pas des mœurs inavouables.

FRANCINE.

C'est tout?

GASTON.

Ça me suffit. J'ai des goûts modestes... N'ayez crainte... on ne vous oublie pas.

FRANCINE.

Je m'en doute.

GASTON.

Vous n'êtes pas aussi jolie qu'on le dit. Votre bouche est trop grande, vos yeux trop petits; vous louchez un peu; votre taille est trop courte, mais vos jambes sont trop longues et si vos épaules ne tombent pas assez, ce n'est pas comme votre poitrine.

FRANCINE, *tout doucement.*

Un rien.

GASTON.

Voilà pour le physique.

FRANCINE.

Voyons le moral.

GASTON.

Vous êtes une pimbêche, vous posez à la femme vertueuse. Mais tout le monde sait que si vos épanchements sont discrets, ils sont fréquents et que vous avez plus d'amants qu'un évêque pourrait en bénir.

FRANCINE, *rire contraint.*

C'est gentil.

GASTON.

Ça ne vous froisse pas ce que je vous dis... ? J'en serais désolé... Je vous débite toutes ces choses pour vous faire rire...

FRANCINE.

Mais... je ris... Il y a beau temps que je ne me froisse plus... Je me suis cuirassée d'indifférence, heureusement, car les propos que vous prêtez à ces femmes...

GASTON.

A tort, certainement.

FRANCINE.

A tort ou à raison, peu importe, d'autres les tiennent chaque jour sur mon compte. Les cabotines comme moi appartiennent tout entières au public, et, s'il ne leur marchande pas ses applaudissements, il ne ménage pas non plus leur réputation.

GASTON.

C'est le revers de la médaille, le contre-poids de la gloire.

FRANCINE.

C'est le vieux préjugé qui subsiste. Il a été convenu, une fois pour toutes, qu'une femme de théâtre ne pourrait jamais être une femme à peu près honnête.

GASTON.

Vous exagérez.

FRANCINE.

Pas beaucoup, allez. Et je parierais bien qu'au fond de vous-même, vous, qui êtes un artiste pourtant, par conséquent, un homme d'idées un peu plus larges que les autres... vous n'êtes pas éloigné de penser comme eux... Est-ce vrai? Soyez sincère.

GASTON.

Mon Dieu, mademoiselle, mon opinion est bien simple. J'estime qu'une actrice, ne doit compte au public que de son talent et qu'elle est seule juge de sa vie intime.

FRANCINE.

Vous êtes un peu normand, monsieur Lagarde; vous n'avez pas répondu à ma question... ou plutôt si... vous y avez répondu...

GASTON.

Comme vous dites ça!... Qu'avez vous?

FRANCINE.

Rien.

GASTON.

Voyons!

FRANCINE.

Non! Rien. Je vous assure... je suis un peu nerveuse ce soir... (Elle se rassied au piano.) Laissez-moi travailler.

Elle chante.

On est jeune, on a vingt ans,
On est tous deux au printemps
De l'âge.

Loin du regard importun,
On s'adore ; au ciel, pas un
Nuage.

Comme on trouve ça charmant,
On se dit : restons donc en
Ménage.

Pour se quitter, sapristi !
On n'a qu'à faire un petit
Voyage.

∴

Mais, il est rare, en amour,
Qu'on soit payé de retour ;
Tout passe.

Bientôt, arrive l'instant
Où, l'hiver prend, du printemps,
La place.

La maîtresse ou bien l'amant,
D'être aimé si tendrement
Se lasse.

La fin du plus beau roman
C'est un cœur, qui, simplement,
Se casse.

Parlé.

Ah ! la vie n'est pas drôle tous les jours.

GASTON.

Ne vous plaignez pas trop. Vous êtes encore parmi les heureuses, les enviées.

FRANCINE.

C'est vrai.

GASTON.

Vous êtes une étoile, vous. Vous êtes arrivée. Vous avez les moyens d'écouter votre goût et la faculté de choisir vos...

FRANCINE.

Dites le mot : mes amants... Mes amants!... Comme vous y allez!... on voit bien que ce n'est pas vous qui... Ah! non... un seul et c'est assez...

GASTON.

Peste! vous êtes fidèle.

FRANCINE.

Ce n'est pas par vertu.

GASTON.

Ne vous excusez pas.

FRANCINE.

Je m'explique tout simplement. Je n'ai jamais eu qu'un amant. Je ne connais de l'amour que le geste qui me paraît odieux et ridicule, et je ne suis pas tentée de l'esquisser en dehors des besoins du service.

GASTON.

Quelle étrange femme vous êtes!

FRANCINE.

Vous m'accorderez que je ne suis ni dissimulée, ni coquette, du moins avec vous. Je me demande même pourquoi je vous raconte tout ça.

GASTON.

Parce que, sans doute, il arrive un moment où le cœur est si gros qu'il faut qu'il s'épanche ou qu'il éclate... et qu'à ce moment j'étais là.

FRANCINE.

Peut-être!... Peut-être aussi parce que la sympathie me paraît devoir être forcément réciproque et que j'en ai beaucoup pour vous.

GASTON.

C'est vrai?

FRANCINE.

Oui. Dès que je vous ai vu, j'ai compris que vous n'étiez pas l'être banal et sans consistance qui passe dans une vie sans y laisser de traces... J'ai senti que vous ne m'étiez pas indifférent et que nous devions devenir des amis... Voulez-vous?

GASTON.

Quelle question!

FRANCINE.

Alors... topez... [illegible] Eh bien, que faites-vous?

GASTON.

Oui topez... embrassez...

FRANCINE, riant.

Sot!... (Elle lui tend sa joue à baiser.) Et maintenant, je m'autorise de notre vieille amitié pour vous gronder [illegible]

GASTON.

Qu'ai-je fait? mon Dieu!

FRANCINE.

Mais presque rien... C'est ce que je vous repro-

che. Vous êtes un paresseux invétéré et inexcusable... On sent si bien que vous écrivez sans effort, que vous avez de l'esprit sans le chercher... Ça ne vous amuserait donc pas de devenir un homme célèbre?

GASTON.

Si.

FRANCINE.

Eh bien, travaillez, sapristi!

GASTON.

Travaillez! C'est facile à dire.

FRANCINE.

Et à faire. Ce n'est pas le talent qui vous manque.

GASTON.

En êtes-vous bien sûre?

FRANCINE.

J'en ai la conviction... et vous aussi, d'ailleurs; on sent que vous avez conscience de votre valeur.

GASTON.

Par instants, et alors, je trime avec acharnement. Je m'emballe sur un sujet dont j'écris fiévreusement le premier acte ou le premier chapitre. Puis, viennent les heures pénibles du doute, pendant lesquelles je me demande, avec anxiété, si mon œuvre a de la valeur. Je la lis, je la relis, je finis par la trouver stupide et je l'envoie rejoindre les autres, désespéré de voir que je ne ferai jamais rien qui vaille et honteux de me sentir un impuissant, un raté. La crise dure quelques jours pendant lesquels je me terre chez moi et je condamne

ma porte, puis l'espoir renaît, suivi de nouveaux doutes et de nouvelles déceptions... et toujours ainsi de suite.

FRANCINE.

C'est sérieux ?

GASTON.

Très sérieux... ça vous étonne ?

FRANCINE.

Vous pouvez le dire... Ah ! vous dissimulez bien... Vous affectez des airs fanfarons, satisfaits.

GASTON.

Pour mieux cacher une timidité ridicule.

FRANCINE.

On vous croit un ironiste, un sceptique.

GASTON.

Et je suis un sentimental et un... antisceptique... ou, pour parler plus sérieusement, je suis un pauvre être un peu neurasthénique, faible et sans énergie, incapable d'un effort prolongé et sujet à des dépressions lamentables. Tenez, c'est bien simple, j'ai raté ma vie... J'étais né pour être cantonnier.

FRANCINE, riant.

Avenue du Bois ?

GASTON.

Non, sérieusement... Je me serais levé avec le soleil, couché en même temps que lui, et harassé d'avoir, toute la journée, cassé mes petits cailloux sur ma grand'route, je n'aurais pas trouvé le temps de me rendre compte que la vie est laide, bête et triste.

FRANCINE.

Allons donc! tel que je vous devine vous auriez rêvé en tapant; et, au lieu de cogner sur vos pierres, vous auriez frappé sur vos doigts... et ça fait très mal.

GASTON.

C'est possible.

FRANCINE.

C'est sûr... Au surplus... croyez-moi... la vie n'est ni laide, ni bête, ni triste; elle est telle qu'on se la fait. Le proverbe est bien vrai, qui dit : « Comme on fait son lit, on se couche. »

GASTON.

Qu'importe le lit, si on y est seul!

FRANCINE.

Question de goûts... et puis, c'est un autre ordre d'idées. Si la solitude vous est douloureuse, le remède est tout indiqué : mariez-vous.

GASTON.

Ce n'est pas un remède... c'est une opération.

FRANCINE.

Prenez une maîtresse.

GASTON.

On ne prend pas une maîtresse comme on engage une cuisinière, sur la foi de renseignements et de certificats.

FRANCINE.

Évidemment, mais quelquefois... par relations.

GASTON.

Mon Dieu, oui!... Si par hasard, vous entendiez parler de quelque chose...

FRANCINE.

Comptez sur moi.

GASTON.

Autour de vous... vous ne voyez rien?

FRANCINE.

Autour de moi?... non!

GASTON.

En tout cas, pensez à moi.

FRANCINE.

J'y penserai, je vous jure. Allons! bonsoir!

GASTON, à Francine qui se lève.

Vous vous en allez?

FRANCINE.

Dame!... il doit être tard.

GASTON.

C'est dommage... Qu'est-ce que je vais devenir, moi?

FRANCINE.

Mais... vous allez rentrer chez vous, du moins, je le suppose.

GASTON.

Tiens, oui... c'est une idée... je n'y avais pas songé... C'est égal, c'est dommage... On était bien là, on causait tous les deux comme les camarades... on se racontait ses petites misères... c'était gentil.

FRANCINE.

On se retrouvera... Je ne pars pas en Chine.

GASTON.

Non... mais tout de même vous partez et c'est le charme qui se rompt... Quand on se réveille brus-

quement au milieu d'un songe, on a beau se rendormir aussitôt... on ne rattrape pas le fil de son rêve.

FRANCINE.

Quelquefois.

GASTON.

C'est bien rare.

FRANCINE.

Donnez-moi mon manteau.

GASTON.

Encore quelques minutes.

FRANCINE.

N'insistez pas, je vous en prie. Je me sens ce soir très lasse... Au revoir, monsieur Lagarde... Travaillez... et lorsque vous broierez trop de noir, venez chez moi... Je ne vous promets pas de vous égayer, mais nous pleurerons un peu ensemble... ça soulage... j'ai toujours quelques larmes au service des amis.

GASTON, lui baisant longuement la main.

Vous êtes exquise !

On entend sonner minuit.

FRANCINE, se dirigeant rapidement vers la porte.

Minuit ! Quelle débauche !

GASTON.

Je vais vous dire quelque chose de bête... ou du moins, qui vous paraîtra bête... J'ai l'impression qu'en partant, vous allez emporter un peu de moi.

FRANCINE.

Vous viendrez le reprendre. Ça sera l'occasion de nous revoir.

*Elle sort. Gaston va à la fenêtre pour la regarder s'en aller, il revient en scène et fait quelques pas, rêveur. Il tire une cigarette, l'allume et se dirige vers l'escalier dont il gravit quelques marches comme pour aller retrouver les autres. Puis il se ravise, redescend lentement, lentement il prend son pardessus et son chapeau et lentement il sort pendant que lentement aussi tombe le rideau.*

Rideau.

# ACTE DEUXIÈME

## Chez Francine Fernay

*Installation très luxueuse, mise à la [illegible]. Boudoir très confortable, piano, toilette portant [illegible] les instruments nécessaires aux soins des mains, etc...*

# SCÈNE PREMIÈRE

## FRANCINE, SALOMÉ.

*Au lever du rideau, Francine est seule ; elle finit de déjeuner. Le couvert est mis sur une petite table. Elle grignote du dessert tout en lisant. Salomé entre, portant sur un plateau le café qu'elle pose sur la table.*

FRANCINE, *s'interrompant de lire pour verser le café.*

Quelle heure est-il, Salomé ?

SALOMÉ.

Une heure tapant, madame... Madame n'oublie pas qu'elle doit aller au théâtre des Étoiles ?

FRANCINE.

Non, mais je n'ai pas à me presser. Le théâtre

est à deux pas d'ici et je n'y suis attendue qu'à une heure et demie.

SALOMÉ.

Oh ! Alors ! il suffit que madame quitte la maison à deux heures moins le quart.

FRANCINE.

Ne me laissez pas me mettre en retard... Quand ce sera l'instant de partir, apportez-moi un manteau, un chapeau et des gants.

SALOMÉ.

Bien madame... Pourrais-je poser une question à madame ?

FRANCINE.

Posez, Salomé.

SALOMÉ.

Je parierais que madame va rentrer au théâtre.

FRANCINE.

Qu'est-ce qui vous porte à croire cela ?

SALOMÉ.

Que madame m'excuse... mais comme on a téléphoné des Bouffes, ce matin, comme madame s'y rend tout à l'heure...

FRANCINE.

Et enfin comme vous êtes curieuse... vous voudriez bien être renseignée sur ce que je vais y faire ? Eh bien, Salomé, si je le savais... je ne vous le dirais peut-être pas... Mais à la vérité, je l'ignore. M. Vincent, le directeur, désire me parler... il m'a priée de passer le voir... Voilà tout ce que je puis vous confier. Vous voyez que c'est malgré

et qu'il n'y a pas de quoi satisfaire l'indiscrétion d'une femme de chambre.

SALOMÉ.

Ce que je demandais, c'était par intérêt pour madame...

FRANCINE.

J'en suis sûre.

SALOMÉ.

J'avais cru que, peut-être, il s'agissait d'un engagement.

FRANCINE.

C'est possible.

SALOMÉ.

Je ne connais pas les intentions de Madame. Mais enfin, si, par hasard, Madame était tentée d'accepter, elle ferait bien auparavant de réfléchir... rapport à monsieur... à M. Saligny, bien entendu... Si j'étais à la place de Madame...

FRANCINE, sèche, l'interrompant.

Si vous étiez à ma place, vous auriez sans doute depuis longtemps prié votre camériste de rester à la sienne... Au lieu de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas, vous feriez beaucoup mieux de faire votre service et de débarrasser la table.

*Elle prend son livre sur la table et s'installe pour lire, dans un fauteuil.*

SALOMÉ.

C'est bien, madame.

*On sonne.*

FRANCINE.

Allez ouvrir, on a sonné.

SALOMÉ, maugréant.

J'y vais ! J'y vais !

Elle sort.

## SCÈNE II

### FRANCINE, GASTON, puis SALOMÉ.

FRANCINE.

Tiens ! C'est toi ? chéri. C'est gentil d'être venu

GASTON, bourru.

Je suis furieux. (L'embrassant.) Je t'embrasse, mais c'est bien pour me faire plaisir... Je serais bien bête, après tout, de me priver, parce que tu es une rosse... Tu peux m'embrasser aussi, tu me le dois bien... Encore... mieux que ça... demande-moi pardon... à deux joues... Je te pardonne...

FRANCINE, un trémolo dans la voix.

Oh ! merci... Tu es bon.

GASTON.

Oui... oui, bon !... mais il ne faut pas déchaîner ma colère, parce qu'alors, tu l'as vu, je me monte... je me monte... et je ne sais plus ce que je fais...

FRANCINE.

Tu le fais bien tout de même... (L'embrassant à pleines joues.) Tiens, je t'adore, et toi, m'aimes-tu un peu ?

GASTON.

Ça dépend des heures... A midi, je te détestais...

Avoue que j'avais raison. Je compte sur toi à déjeuner, je me fais une joie de t'avoir; je commande au Balthazard, je mets mon petit plat dans mon grand... Tout à coup, le timbre résonne, je cours moi-même ouvrir la porte, le cœur battant, la lèvre frémissante, et j'étreins dans mon escalier sombre le petit télégraphiste, qui m'apportait ta dépêche... Séraphine était écarlate d'indignation, elle en avait sa perruque sur l'oreille... J'ai vu l'instant où elle allait se passer sa broche au travers du corps... Tu ris? sans cœur!

FRANCINE.

Parce que je suis sans reproches. Tu sais à merveille, mon chéri, que si j'avais obéi à mes préférences, je ne t'aurais pas manqué de parole. Pour que j'en arrive à le faire, il n'a rien moins fallu qu'une circonstance fortuite, indépendante de ma volonté.

GASTON.

Alors, c'est important, ce rendez-vous?

FRANCINE.

Je n'en sais rien... Mais j'ignore ce que l'avenir me réserve, et il eût été bien maladroit de ma part de me fermer à tout jamais, par une grossièreté ou une maladresse, une porte à laquelle je peux avoir besoin de frapper un jour.

GASTON.

Tu aurais toujours pu venir déjeuner, tu serais partie tout de suite après.

FRANCINE.

Oui... Oh! C'est tout à fait le genre de la maison. Répète voir... sans rire!... D'ailleurs, si tu

avais tenu tant que ça à déjeûner avec moi, il y avait un moyen bien simple : tu n'avais, comme je t'en priais dans mon petit bleu, qu'à accourir ici où ton couvert était mis. (Lui montrant la table pas encore desservie.) Tu vois que je ne mens pas. Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

GASTON.

Pourquoi ? pourquoi ? parce que je suis un vieux garçon, maniaque... et que je ne déjeûne jamais hors de chez moi.

FRANCINE.

C'est un principe ?

GASTON.

Plus qu'un principe... C'est une loi... La loi du lunch...

FRANCINE.

Il n'y a pas moyen de causer sérieusement avec toi... D'ailleurs j'avoue que je ne t'attendais pas ; ton entêtement inexplicable à décliner toutes mes invitations, ne me laissait aucun doute sur le résultat de la dernière... car enfin, c'est invraisemblable... mais c'est pourtant vrai... Depuis deux mois que... que nous devrions n'avoir plus rien à nous refuser l'un à l'autre... tu en es encore à accepter un verre d'eau que je t'offre.

GASTON.

Nous n'allons pas nous disputer pour un verre d'eau. J'ai eu tort, là, je l'avoue. Mais au moins, j'ai une grande qualité, moi... Quand j'ai des torts, je les reconnais... (Se versant un verre d'eau.) et je les répare.

FRANCINE.

Comme c'est fin.

GASTON.

Ne te fâche pas, mon petit vieux... Je suis jeune... Je m'amuse... Et puis, considère comme c'est curieux. J'arrive ici le cœur gonflé de colère, je parviens à me contenir, bien plus, à me calmer, par un effort suprême de volonté... de la tienne, naturellement... Mais il paraît que les scènes c'est comme les nuages, il faut que ça crève. Or, comme il en traîne une dans l'air, celle que j'avais préparée à ton usage, il faut bien qu'elle en descende, et comme c'est toi qui la mérites, il est bien juste que je la subisse.

FRANCINE.

Je ne te fais pas de scène, chéri, seulement pour en revenir à ce que je te disais, je trouve extraordinaire, que dans les termes où nous sommes...

GASTON.

Mais mon coco adoré, c'est justement parce que nous sommes dans ces termes là que...

FRANCINE.

Que quoi?...

GASTON.

Rien... Tu ne comprendrais pas...

FRANCINE.

Je suis si bête!

GASTON.

Non, mais tu es très femme, et il y a des nuances que les femmes n'apprécient pas de la même façon que les... que la plupart des hommes.

FRANCINE.

Quelles nuances ? Explique-toi.

GASTON.

Si je m'explique... parbleu, tu saisiras.

FRANCINE.

Il y a des chances.

GASTON.

Oui... mais si tu saisis, tu hurleras. Tu me promets que tu ne te fâcheras pas ?

FRANCINE.

Oui...

GASTON.

Tu me le jures ?

FRANCINE.

Oui.

GASTON.

Tu dis ça, et puis tu te fâcheras, j'en suis sûr.

FRANCINE.

Non, non, non, là !...

GASTON.

Eh bien, voici. Jadis, et cela ne remonte pas si loin dans l'histoire, le galant qui profitait des libéralités qu'un autre galant plus fortuné ou qu'un mari barbon faisait à sa belle, était universellement apprécié de la façon la plus flatteuse. Mais la jurisprudence n'est pas immuable, elle a varié, et depuis quelque temps déjà, il semble qu'elle se soit fixée en sens contraire. Néanmoins la question est encore controversée. Les deux opinions ont leurs partisans. Ceux de la première la soutiennent, si

je puis ainsi dire, avec l'énergie du désespoir. Pour moi, je pencherais plutôt pour la seconde. Que veux-tu! il faut être de son siècle. Tu me suis?

FRANCINE.

Je fais mieux, je te précède... et je te trouve stupide.

GASTON.

Tu vois, tu hurles... Tu hurles... je l'aurais parié

FRANCINE.

J'ai tout autant que toi, le souci de ta dignité, je te prie de le croire. Je n'aurais jamais aimé un homme, qui n'aurait pas eu le respect de lui même et que je n'aurais pas estimé. Je comprends très bien que tu ne doives rien accepter de moi, puisque, malheureusement, tout ce que j'ai, je le tiens de Satigny. Mais de là à refuser une invitation banale, qui n'est que la monnaie courante de la politesse mondaine, il y a une nuance, un abîme.

GASTON.

Oui; le même qui sépare le vol d'un petit pain et la soustraction d'un collier de perles. Le profit n'est pas équivalent, mais le délit est identique. Au surplus, la question n'a aucun intérêt : l'amour n'ayant jamais, que je sache, consisté à manger ensemble. Mettons que mes scrupules soient excessifs, que ma délicatesse soit exagérée, et changeons de sujet de conversation, je t'en supplie. Je ne suis vraiment pas venu te voir pour m'entretenir avec toi de Satigny... Il m'embête Satigny

FRANCINE.

Ce n'est pas moi qui ai commencé. Tu me rendras cette justice, que je ne te parle jamais de lui

GASTON.

C'est vrai... Tu ne m'en parles jamais, mais j'y pense toujours.

FRANCINE.

Ma parole! on dirait que tu es jaloux!

GASTON.

Pourquoi pas?

FRANCINE.

Non?

GASTON.

Si... horriblement.

FRANCINE.

Jaloux de Satigny?

GASTON.

Parbleu!

FRANCINE.

Il n'y a pourtant pas de quoi. Ce qu'il serait flatté, s'il t'entendait!... Je te jure bien, mon chéri, que depuis beau temps, Satigny n'est plus pour moi qu'un père.

GASTON.

Il y a des pères incestueux.

FRANCINE.

Il n'est pas de ceux-là. D'ailleurs, rassure-toi... Ce n'est même plus un père... c'est un grand père... un grand-père qui aurait même déjà de fortes dispositions à redevenir un petit-fils. Voyons, raisonne un peu... Satigny, c'est le passé, un passé éloigné... Est-ce qu'on est jaloux du passé? Suis-je jalouse, moi, de tes anciennes maîtresses?... Tiens! A pro-

pas. J'ai rencontré ce matin chez ma modiste, ta dernière, Claude Verneuil.

GASTON, très simplement.

Ah!

FRANCINE, vivement.

On dirait que son souvenir t'émeut.

GASTON.

Moi ? Où prends tu ça ?

FRANCINE.

Tu viens de dire!... « Ah! » Sur un tel ton d'intérêt.

GASTON.

Quelle plaisanterie! J'ai dit : « Ah » de la façon la plus banale.

FRANCINE.

Je ne peux pas arriver à comprendre que toi, qui es un homme de goût, tu aies eu du penchant pour cette femme là... une grande haquenée sèche, qui n'a que la peau sur les os...

GASTON.

Je ne prétends pas qu'elle ait une beauté régulière, mais, je t'assure, elle a quelque chose.

FRANCINE.

Oui, aux poumons. Elle est poitrinaire jusqu'à la moelle, phtisique au dernier point.

GASTON.

C'est possible. En tout cas, elle est d'un phtisique agréable.

FRANCINE.

Tu n'as pas fini d'énumérer ses perfections. Tu

m'agaces. Si tu la trouves si bien, va la retrouver, je ne te retiens pas, les portes sont ouvertes. (*Vivement.*) Où vas-tu ?

GASTON.

Je ne bouge pas.

FRANCINE.

Tu allais partir.

GASTON.

Moi ?

FRANCINE.

D'ailleurs si tu crois que je t'aurais laissé faire ; tu te trompes.

GASTON.

Je n'en avais pas la moindre intention.

FRANCINE.

Bien vrai ? alors tu ne l'aimes plus Claude Verneuil ?

GASTON.

C'est à dire que je m'étonne d'avoir pu l'aimer un instant... une grande haquenée... sèche qui n'a que la peau sur les os...

FRANCINE, *boudeuse.*

Elle n'est pas si mal que ça. C'est bien ce qui me vexe.

GASTON.

Voyons, chérie, tâche d'être logique une minute. Si j'aimais encore Claude, serais-je ici ?

FRANCINE.

Non.

GASTON.

Au surplus, qui, de nous deux, a, le premier, prononcé son nom ?

FRANCINE.

Moi.

GASTON.

Qu'est-ce qui t'autorise à croire que je songe encore à elle ?

FRANCINE.

Rien.

GASTON.

Alors ? Pourquoi cette scène intempestive ?

FRANCINE.

Pourquoi ? Parce que je t'aime, parbleu ! Je suis tellement heureuse, Gaston, que parfois mon bonheur m'effraie et qu'à chaque seconde, je redoute un cataclysme, qui viendrait le briser... C'est bien fini avec Claude ? Tu me le jures ?

GASTON.

Encore ?

FRANCINE.

Jure tout de même.

GASTON.

Je le jure là... (Ironique.) D'ailleurs, Claude, c'est le passé... un passé éloigné... Est-ce qu'on est jaloux du passé ?... Est-ce que...

FRANCINE, l'interrompant.

Méchant, je te déteste... Je t'adore.

GASTON.

C'est la même chose.

FRANCINE.

Et toi ?

GASTON.

Moi aussi.

FRANCINE.

Eh bien, alors dis-le moi. Tu ne me le dis jamais, c'est exaspérant.

GASTON.

Je... mon Dieu ! que la langue française est donc pauvre. Je voudrais trouver un mot un peu original, pour exprimer que je t'adore, et je ne trouve pas autre chose que... je t'adore...

FRANCINE.

Ça me suffit. Qu'importent les mots !... Ils n'ont de valeur que celle qu'on leur donne. Ils ne sont sincères qu'autant qu'ils partent du cœur. Et alors, ils deviennent si précieux, que de crainte qu'ils ne s'égarent en route, il est prudent d'aller les cueillir, à l'arrivée. *(Ils s'embrassent très tendrement. Cependant, [illegible], la femme de chambre, ouvre la porte, sans même qu'ils s'en aperçoivent et la referme aussitôt, discrètement, sans entrer.)* Crois-tu que je suis bête ? Hein ?

GASTON.

Mais non, tu es exquise.

FRANCINE.

Bah ! ça prouve que je t'aime, chéri. Quand une femme intelligente devient stupide, on peut dire sans crainte de se tromper qu'elle est amoureuse.

GASTON.

L'homme n'a rien à envier à la femme, sous ce rapport. L'amour s'exprime toujours par un tas de

petits mots, de petits riens sublimes ou ridicules, délicieux ou crispants, selon qu'il est, ou non, partagé. Et ce qui doit nous consoler, c'est qu'il en a toujours été ainsi. Philémon était le petit Phiphi de Baucis, Virginie, la Nini chérie de Paul, et Abélard, le gros bébé d'Héloïse... Je n'en sais rien, mais j'en suis sûr... Ça ne les a pas empêchés d'arriver.

FRANCINE.

A quoi ?

GASTON.

Mais à la postérité, donc. On devient célèbre comme on peut; tout le monde n'a pas la chance de découvrir l'Amérique ou la pomme de terre.

FRANCINE.

Je n'ai pas tant d'ambition. Tout ce que je demande, tout ce que je te demande, c'est encore quelques années de bonheur... après quoi...

GASTON.

Après quoi ?

FRANCINE.

Je te rendrai ta liberté.

GASTON.

Qu'est-ce que j'en ferai ? mon Dieu !

FRANCINE.

Un mauvais usage, probablement. Tu rencontreras une autre femme, qui ne me vaudra pas, qui te trompera, se moquera de toi et te fera faire des bêtises.

GASTON.

Oh ! donc ! Que j'y coure !

FRANCINE.

Oh ! ne fais pas le malin ! Je te connais bien, à présent. Sous tes dehors fendants, tu es très tendre, très sentimental. Tu es à la merci de la première femme qui te dira : « Je t'aime ». Tu es un gogo d'amour, comme d'autres sont des gogos d'affaires ; et tu placeras ton cœur, comme ceux-là leur argent, à fonds perdus... ou bien alors, si tu es raisonnable... tu te marieras.

GASTON.

Oh ! non !

FRANCINE.

Est-ce qu'on sait ?

GASTON.

Moi, je sais. J'ai souvent envisagé cette hypothèse et le résultat de mes pensées est que le mariage est un acte tellement grave, qu'on n'a pas trop de toute son existence pour y réfléchir... D'ailleurs, tu l'as dit toi-même, je suis un gogo... et le propre du gogo, c'est, il me semble, de faire des placements aventureux.

FRANCINE.

Le mariage est-il donc si sûr ?

GASTON.

Non, rien n'est sûr. Mais en matière de sentiment, les justes noces sont encore ce qui passe pour offrir le plus de garanties... Le mariage... c'est le trois pour cent de l'amour ; ça n'est vraiment pas la peine d'avoir un cœur pour le placer à ce taux-là... *(Caressant.)* Surtout quand on peut trouver mieux et sans plus de risques, au contraire.

FRANCINE.

Oui, mais des occasions comme celles-là sont rares.

GASTON.

Raison de plus pour ne pas les laisser échapper. Et lorsqu'on a eu la chance d'en saisir une, je t'assure qu'on n'a même pas la tentation d'en chercher d'autres.

FRANCINE.

C'est vrai ?

GASTON.

Tu le sais bien, seulement, tu mets de la coquetterie à te le faire redire.

Long baiser très tendre.

FRANCINE, très énervée.

Oh! laisse-moi, chéri... Tu m'énerves.

GASTON, l'embrassant toujours.

Je suis là pour ça.

Cependant Salomé est entrée de rechef. En apercevant Francine toujours dans les bras de Gaston, elle sort, de nouveau, en esquissant une mimique expressive, referme la porte... puis frappe. En entendant frapper Francine et Gaston reprennent une attitude aussi décente qu'empruntée... puis

FRANCINE, négligemment.

Entrez.

SALOMÉ.

Je venais prévenir madame qu'il est deux heures moins le quart.

Elle pose sur un fauteuil chapeau, manteau et gants.

FRANCINE, soupirant.

Déjà!

GASTON.

C'est effrayant comme le temps passe quand on est occupé.

FRANCINE, se levant.

Allons!... Il faut que je parte.

GASTON.

Le faut-il?

FRANCINE.

Hélas!

GASTON.

C'est dommage.

FRANCINE, tout en s'habillant.

Tu sors avec moi?

GASTON.

Parbleu!

FRANCINE.

Et ensuite?

GASTON.

Travailler.

FRANCINE.

Tu es content? Ça marche?

GASTON.

Si ça marche... J'en ai le vertige. Avant une heure, j'aurai terminé mon second acte... mon premier second acte. Je ne peux pas le croire.

FRANCINE.

Secoue-toi, sapristi! Hardi! du courage! Je vais être horriblement en retard! (A Salomé.) Ah! Salomé, j'oubliais, madame Delaunay doit venir à deux heures. Priez-la de m'attendre.

SALOMÉ.

Bien, madame.

*Gaston et Francine sortent.*

## SCÈNE III

### SALOMÉ, JOSEPH.

JOSEPH, *entrant un bouquet à la main.*

Madame est partie ?

SALOMÉ.

Oui... pourquoi ?

JOSEPH.

On vient d'apporter ces fleurs pour elle.

SALOMÉ.

Qui est-ce qui les envoie ?

JOSEPH.

Eh ben !... le fleuriste, parbleu !

SALOMÉ.

Vous avez de l'esprit, Joseph. Mais de la part de qui ?

JOSEPH.

Est-ce que je sais.

SALOMÉ.

On ne vous a donc pas appris à lire à l'école. Donnez. (*Cherchant la carte et lisant à haute voix.*) Maxime de Brécourt... Tiens, M. Maxime, il y a longtemps qu'on n'avait entendu parler de lui... (*A Joseph.*) Passez-moi donc le vase, qui est sur le piano.

Merci... (*Elle arrange les fleurs dans le vase.*) et débarrassez la table pendant que j'arrange ces fleurs.

JOSEPH, *débarrassant la table.*

Est-ce que c'est encore un amant de madame, M. de Brécourt?

SALOMÉ.

Mais non... C'est une relation, un camarade. D'ailleurs, si vous n'étiez pas nouveau dans la maison, vous sauriez que madame n'a qu'un amant, M. Gaston.

JOSEPH.

Ah! bah! Et M. Satigny? Qu'est-ce qu'il est donc?

SALOMÉ.

M. Satigny? ce qu'il est? Il est cocu.

JOSEPH.

C'est bien ce que je pensais, mais pour être cocu, faut-il encore avoir des titres.

SALOMÉ.

Il en a eu... Mais il a fait valoir ses droits à la retraite: il est passé amant honoraire.

JOSEPH.

Alors, il n'est plus cocu.

SALOMÉ.

Vous avez raison, Joseph... il est cocu honoraire.

JOSEPH.

Ce pauvre M. Satigny, il paraît pourtant encore vert.

SALOMÉ.

Qu'est-ce que ça prouve? Vert, c'est une con-

leur... une couleur qui a une gamme de tons infinie... son vert à lui tire sur le jaune, voilà tout... (A Joseph qui rit bruyamment.) Qu'est-ce qui vous prend?

JOSEPH.

Je ris en pensant que c'est monsieur qui est à la retraite, et que c'est madame qui touche la pension... (Coup de sonnette.) Tiens! on sonne.

SALOMÉ.

Je vais ouvrir.. Vous, pendant ce temps-là, dépêchez-vous d'enlever tout ça.

Elle va ouvrir la porte et lui disparaît emportant les débris du déjeuner.

## SCÈNE IV

### SALOMÉ, PAULINE DELANNOY.

PAULINE DELANNOY.

Ouf! Dieu que j'ai chaud! (Elle se poudre, se tapote et se sert de tous les ustensiles et parfums qui sont sur la toilette de Francine.) Figurez-vous, Salomé, qu'à une heure et demie, j'étais encore chez une élève, avenue de Villiers. Pour être à deux heures place Vendôme, je vous assure qu'il m'a fallu jambonner.

SALOMÉ.

Vous n'aviez pas besoin de tant vous dépêcher... Madame n'est pas encore rentrée.

PAULINE DELANNOY.

Que voulez-vous? c'est plus fort que moi. Je ne sais pas être en retard, j'ai la manie de l'exactitude.

SALOMÉ.

C'est rare chez une femme.

PAULINE DELANNOY.

Vous pouvez le dire. Et avec ça, je suis consciencieuse! Tenez, la leçon de Francine finit à trois heures, eh bien, j'aurais la certitude que votre maîtresse ne rentrera pas de la journée, que je ne partirais pas d'ici, avant que les trois coups aient sonné.

SALOMÉ.

Madame Delannoy, vous êtes admirable!

PAULINE DELANNOY.

Mais non, Salomé, je suis honnête, tout simplement; on me paie pour une heure, je reste une heure.

SALOMÉ.

Suis-je distraite... j'oublie de vous demander si vous désirez prendre que'que chose.

PAULINE DELANNOY.

Non, merci, pas aujourd'hui... J'ai mangé un morceau chez Yvonne de Lusigny... à la hâte... entre deux fausses notes.

SALOMÉ.

Du moka?

PAULINE DELANNOY.

Non plus... j'en ai pris chez Paulette Morot.

SALOMÉ.

Un petit verre de liqueur, alors?

PAULINE DELANNOY.

Heu! Heu!

SALOMÉ.

Si... un peu de chartreuse.

PAULINE DELANNOY.

Eh! Eh! (Salomé sort. — Pendant ce temps-là, Pauline Delannoy fait l'inspection de la pièce, furète partout. Elle lit le titre du livre qui est sur la table.) Manon Lescaut! (Elle examine la partition qui est sur le piano.) Roméo et Juliette! (Elle inspecte le bouquet et en lisant le nom qui est sur le bristol.) Tiens! Tiens! (Puis elle s'assied devant une table, tire de son sac un jeu de cartes et commence une réussite.) C'est curieux, tout de même, comme la physionomie d'une pièce se modifie, selon l'état d'âme de la personne qui l'habite. Il y a seulement deux mois, ce boudoir suintait l'ennui, distillait le spleen... et maintenant, au contraire, il affecte un petit air libertin, cascadeur ; dès qu'on y pénètre, on sent qu'on y vit, qu'on y vibre... Il n'y a pas à dire... ça sent l'amour, ici, bigrement. (Avec un soupir.) L'amour!

SALOMÉ, entrant avec un plateau sur lequel se trouvent un flacon de chartreuse et deux petits verres.

Je vous ai fait attendre?

PAULINE DELANNOY.

J'attendais en bonne compagnie, vous voyez, avec la grande Suissesse. (A Salomé qui verse.) A peine, Salomé... un centimètre... assez, assez... merci. A la vôtre... Croyez-vous que Francine rentrera bientôt?

SALOMÉ.

Je le suppose. Elle m'a chargée de vous prier de l'attendre. Ah! si elle avait été déjeuner chez M. Gaston, je ne vous engagerais pas à rester, ce serait vouloir vous faire perdre votre temps. Elle

n'en revient jamais avant cinq heures, juste à point pour recevoir monsieur. Quelquefois même, monsieur arrive le premier.

PAULINE DELANNOY.

Et qu'est-ce qu'il dit, Satigny ?

SALOMÉ.

Généralement, rien. C'est égal, je prévois que tout cela finira mal. Le jour où il rencontrera madame avec M. Gaston, ce qui ne saurait tarder, car on dirait qu'ils ne cherchent qu'à se faire pincer, eh bien! ce jour-là, monsieur plaquera madame et ma foi! un monsieur, comme monsieur, si généreux et si peu exigeant, ça ne se trouve pas dans un bureau de placement.

PAULINE DELANNOY.

Je te crois.

SALOMÉ.

Ce n'est pas M. Gaston, qui fera bouillir la marmite.

PAULINE DELANNOY, *la reprenant avec indulgence.*

Oh! Salomé!

SALOMÉ.

Enfin, quoi!... C'est pas lui, qui aboulera cinq cents louis tous les mois.

PAULINE DELANNOY.

Je ne le pense pas.

SALOMÉ.

Tenez, madame Delannoy, vous qui avez de l'influence sur madame, vous devriez lui parler, lui dire d'être plus aimable avec monsieur, l'engager

à être plus prudente avec M. Gaston, lui faire de la morale, quoi !

PAULINE DELANNOY.

De la morale ! Salomé, vous avez des mots exquis... Et puis, d'ailleurs, ce que je dirais ou rien, ce serait bien la même chose... Quand une femme est pincée, vous pouvez me croire, elle se fiche de tout... et Francine est pincée... bien pincée.

SALOMÉ.

Pincée jusqu'aux sens. Je ne la reconnais plus. Dans le temps, elle était pudibonde comme une jeune fille et bégueule comme une vieille anglaise ; un rien la faisait rougir...

PAULINE DELANNOY.

Et maintenant ?

SALOMÉ.

Maintenant, c'est moi qui rougis... Quand M. Gaston est là, elle est enragée ; ils s'embrassent devant moi, sans façon et de cent façons ; ils ne se dérangent même pas quand j'arrive ; si bien que je les trouve dans toutes les tenues et dans toutes les positions, c'est révoltant !

PAULINE DELANNOY.

Ça vous choque ?

SALOMÉ.

Non... mais ça me fatigue. On a beau être femme de chambre on est femme... alors vous comprenez, je passe des nuits épouvantables. J'ai des rêves... qui frisent la réalité.

PAULINE DELANNOY.

Je connais ça !

SALOMÉ.

Ça ne peut pas continuer ainsi.

PAULINE DELANNOY.

Réfléchissez, Salomé, vous êtes sur le point de faire une bêtise.

SALOMÉ.

C'est tout réfléchi... Je vais demander une augmentation. (On sonne.) Je crois que voici madame.

*Elle sort.*

## SCÈNE V

### PAULINE DELANNOY, MAXIME.

SALOMÉ, *à la cantonade.*

Madame est sortie, mais elle ne tardera pas à rentrer... Si monsieur veut se donner la peine...

MAXIME, *entrant.*

C'est que je suis monté en passant; je ne dispose que de quelques minutes... Enfin! je vais attendre un peu. (*Apercevant Pauline.*) Tiens! cette bonne Pauline!... comment va?

PAULINE DELANNOY.

Heu! Heu! je me défends.

MAXIME.

Que voulez-vous? On ne peut pas toujours attaquer... D'ailleurs, vous luttez victorieusement, vous avez le teint frais, l'œil vif... Ma parole! vous paraissez trente ans.

PAULINE DELANNOY.

J'ai toujours été étonnante pour mon âge.

MAXIME.

Vraiment ?

PAULINE DELANNOY.

Oui, quand j'avais trente ans... on m'en donnait cinquante. Il faut vous dire, qu'à cette époque-là, j'avais des cheveux gris.

MAXIME.

Vous ? Qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

PAULINE DELANNOY.

Ce que deviennent les cheveux gris, avec l'âge... roux, c'est plus gai... Zut, ma réussite est ratée.

MAXIME.

Vous en serez quitte pour en tenter une autre.

PAULINE DELANNOY.

Mon Dieu, oui. Qu'est-ce que vous avez donc fait depuis deux mois ? On ne vous a pas aperçu.

MAXIME.

J'étais absent de Paris ; je suis arrivé ce matin.

PAULINE DELANNOY.

Ah ! ah ! C'est donc pour ça... et votre première visite est à Francine... on n'est pas plus galant... C'est singulier, j'avais le pressentiment que vous viendriez ici aujourd'hui.

MAXIME.

Où aviez-vous puisé ce pressentiment, sans indiscrétion ?... Dans les cartes ?

PAULINE DELANNOY, lui montrant les fleurs.

Non... dans les fleurs... Elle est gentille, hein, Francine ?

MAXIME.

Elle est exquise.

PAULINE DELANNOY.

Malheureusement, mon pauvre ami, rien à faire!

MAXIME.

Pourquoi me dites-vous ça?

PAULINE DELANNOY.

Voyons, voyons. Vous me croyez donc bien naïve... Il y a deux mois, vous aviez un fort pépin pour elle... Vous quittez Paris... Vous y revenez ce matin... et, cet après-midi, vous voici!... C'est limpide... il est clair que le pépin a fructifié.

MAXIME.

On ne peut rien vous cacher.

PAULINE DELANNOY.

Alors?... Vous l'aimez sérieusement?

MAXIME.

Très sérieusement. Je l'aime autant que je suis capable d'aimer. Francine est jeune, jolie, intelligente. On lui prodigue les moyens d'être désintéressée... C'est la maîtresse idéale... C'est la maîtresse qu'il me faut...

PAULINE DELANNOY.

Oui... malheusement, je vous le répète... rien à faire...

MAXIME.

Croyez-vous?

PAULINE DELANNOY.

J'en suis sûre... Si vous n'aviez pas quitté le village depuis quelques huit semaines, vous seriez au

courant de ce qui s'y passe... vous sauriez notamment que Francine et Gaston brûlent l'un pour l'autre et qu'ils ne sont pas près de s'éteindre.

MAXIME.

Je le sais.

PAULINE DELANNOY.

Et ça ne vous décourage pas ?

MAXIME.

Non.

PAULINE DELANNOY.

Vous êtes étonnant !

MAXIME.

Pourquoi ? En matière d'amour comme en tout autre, vouloir, c'est avoir... et je veux.

PAULINE DELANNOY.

Vous m'amusez. Vous parlez avec la belle assurance d'un enfant gâté, qui n'a eu qu'à se laisser vivre et aimer... Vous imaginez-vous par hasard que moi, dans la vie, j'ai eu ce que j'ai voulu ou que j'ai voulu ce que j'ai eu ?... erreur ! Savez-vous ce que je voulais ?... Je voulais entrer au théâtre... Sans en avoir l'air, je suis un premier prix du Conservatoire. A la suite du concours, j'ai bien été engagée à l'Opera, mais je n'ai jamais débuté.

MAXIME.

Pourquoi donc ?

PAULINE DELANNOY.

Regardez-moi... Comment me trouvez-vous ? franchement ?

MAXIME.

Quelconque.

PAULINE DELANNOY.

C'est vrai, je suis devenue quelconque... En vieillissant, je me suis fanée... Mais j'ose dire sans me vanter que lorsque j'étais jeune, j'étais d'une laideur éclatante. (A Maxime qui rit.) Oh! ce n'est pas risible... bref! J'avais commencé à répéter une œuvre nouvelle d'un compositeur célèbre qui avait pour principe de ne jamais assister aux premières répétitions... Au bout de quelque temps, il s'amène au théâtre... J'étais justement en train de chanter... il arrive dans les coulisses, il m'entend et enthousiasmé, il s'exclame « Cristi la belle voix », puis il arrive en scène, m'aperçoit et s'écrie « Nom de Dieu! la sale gueule! »... Inutile d'ajouter que ce fut la fin de ma carrière lyrique. Vous ne supposiez pas, j'imagine, que j'avais pour vocation irrésistible d'être, sous le titre illusoire de professeur de musique, tireuse de cartes, manucure, pédicure, etc... Mais que voulez-vous? après tout, il faut vivre... et pour vivre...

MAXIME.

On fait des pieds et des mains.

PAULINE DELANNOY.

Tout ceci, mon petit garçon, pour vous prouver qu'on ne fait pas toujours ce qu'on veut... mais ce qu'on peut...

MAXIME.

Nous verrons.

PAULINE DELANNOY.

C'est tout vu, croyez-moi; Vous perdez votre temps, Francine est folle de Gaston.

MAXIME.

A lui, la première étincelle... à moi, la seconde... Deux heures et demie. Je me sauve. Je tâcherai de revenir. Au revoir, bonne Pauline ; mes tendresses à Francine. Ne me débinez pas... Je sais qu'elle a grande confiance en vous. Vous êtes son guide, son conseil, son directeur... d'inconscience.

Il sort.

## SCÈNE VI

PAULINE DELANNOY seule, puis FRANCINE.

PAULINE DELANNOY, d'abord seule, va s'asseoir devant le piano qu'elle ouvre et sur lequel elle exécute en sourdine des accords et des variations qui semblent accompagner sa pensée.

Quel type, que ce Maxime !... (Elle joue en sourdine les premières mesures de Faust : « Faites-lui mes aveux... ») plus souvent que je les porterai ses vœux... merci... je serais bien reçue... (En sourdine, air de Manon. « Revenez Guillot, revenez, vous allez vous casser le nez. ») Et lui donc... il ne se doute pas de ce qu'il va prendre... pour son amour... tant pis pour lui... je l'ai prévenu. (En sourdine, air de Carmen : « L'amour est enfant de Bohème. ») Après tout, il a peut-être raison, est-ce qu'on sait jamais avec les femmes... c'est si bizarre !...

Cependant Francine est entrée.

FRANCINE.

Ma vieille Pauline, toutes mes excuses... j'avais une course urgente à faire..

PAULINE DELANNOY.

Voyons, mon petit chat, tu veux rire.

FRANCINE.

Ne t'interromps pas... Ça serait dommage...

PAULINE DELANNOY.

J'ai fini.

FRANCINE.

Que diable taquinais-tu ? Un pot-pourri pour la Garde-Républicaine.

PAULINE DELANNOY.

Non... Je réfléchissais.

FRANCINE.

En musique ?

PAULINE DELANNOY.

Je ne sais pas réfléchir autrement.

FRANCINE.

Bizarre !

PAULINE DELANNOY.

Pourquoi ?... Il y a des gens qui miment leurs réflexions, d'autres qui les font à haute voix... moi... je les joue au piano... à chacun sa manière...

FRANCINE, apercevant les fleurs.

Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça ?

PAULINE DELANNOY.

On dirait des fleurs.

FRANCINE, lisant la carte.

Maxime de Brécourt... Ah ! bah ! Il n'est donc pas mort ? Il est arrivé ?

PAULINE DELANNOY.

Je ne le sais pas ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il en est arrivé ce matin.

FRANCINE.

Qui te l'a dit ?

PAULINE DELANNOY.

Lui-même.

FRANCINE.

Tu l'as donc vu ?

PAULINE DELANNOY.

Apparemment.

FRANCINE.

Quand ? où ?

PAULINE DELANNOY.

Tout à l'heure... ici, il venait de partir quand tu es arrivée... je pensais même que tu l'avais rencontré.

FRANCINE.

Non.

PAULINE DELANNOY.

Il a attendu quelques instants, et puis il a dû s'en aller... il avait un rendez-vous pressé... Oh ! mais il reviendra.

FRANCINE, à Salomé qui entre.

Qu'est-ce que c'est ?

SALOMÉ.

M. de Brécourt demande si madame veut le recevoir.

FRANCINE.

Faites-le entrer.

PAULINE.

Moi, je me sauve.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, plus MAXIME DE BRÉCOURT.

MAXIME, entrant.

J'ai vu votre voiture, je suis remonté. (A Pauline qui sort.) Rebonjour, Pauline ; vous partez quand j'arrive ?

PAULINE.

Non, vous arrivez quand je pars.

MAXIME.

Je le déplore.

PAULINE.

Voulez-vous vous taire, menteur.

Sort Pauline.

## SCÈNE VIII

FRANCINE, MAXIME.

MAXIME.

Bonjour, petite amie... Je ne vous demande pas de vos nouvelles... vous êtes si éblouissante qu'il

faudrait des verres fumés pour vous contempler tout à l'aise.

FRANCINE.

Toujours moqueur!

MAXIME.

Mais non... toujours... mettons sincère!

FRANCINE.

En tous cas, très aimable et très galant. Il y a longtemps que je le sais, mais si par hasard je l'eusse oublié... (Montrant les fleurs.) voilà qui m'eût fait m'en souvenir.

MAXIME.

Je vous en prie, ne m'humiliez pas.

FRANCINE.

Je n'en ai nullement l'intention. Vous m'avez envoyé des roses admirables qui m'ont fait le plus grand plaisir, c'est bien le moins que je vous remercie.

MAXIME.

Il n'y a vraiment pas de quoi... Une gerbe de fleurs?... C'est l'enveloppe naturelle de la carte de visite... Au surplus, c'est tout ce que ma situation me permet de vous offrir.

FRANCINE.

Ça se trouve d'autant mieux que c'est tout ce que la mienne me permet d'accepter... Vous savez que j'ai cru que nous étions fâchés.

MAXIME.

Allons donc!

FRANCINE.

Dame! Vous disparaissez tout à coup et, deux

mois durant, on n'entend plus parler de vous, qu'on voyait tous les jours.

MAXIME.

J'ai quitté Paris.

FRANCINE.

Vous êtes allé dans le midi ?

MAXIME.

Pas précisément... J'arrive de Normandie.

FRANCINE.

C'est original. Qu'est-ce qu'on peut bien faire en Normandie, au mois de février ?

MAXIME.

Je me le demande.

FRANCINE.

Vous devriez le savoir, puisque vous en débarquez.

MAXIME.

Oh ! moi, j'avais des occupations spéciales. Je suis allé surveiller des intérêts que j'ai là-bas.

FRANCINE.

Des pommiers ?

MAXIME.

Non... un oncle.

FRANCINE.

A l'héritage ?

MAXIME.

Parbleu !

FRANCINE.

Comment va-t-il ?

MAXIME.

Peuh ! Tout doucement

FRANCINE.

Pauvre homme !

MAXIME.

Je croyais que vous parliez de l'héritage... L'oncle ?... Il se porte comme le pont Alexandre... Il est persuadé qu'il m'enterrera, et, comme nous sommes, réciproquement, héritiers l'un de l'autre, il ne m'accueille jamais que par ces mots : « Tiens ! voici mes espérances ! »

FRANCINE.

Il a de l'esprit.

MAXIME.

De l'esprit de suite... surtout.

FRANCINE.

C'est égal... S'en aller en plein hiver à la campagne, tenir, pendant deux mois, société à un vieillard, fût-il un oncle, fût-il même à héritage, c'est d'une abnégation dont je ne vous savais pas capable.

MAXIME.

Voilà mon caractère... Pourtant, je dois vous avouer, pour être sincère, que les autres années je faisais ma visite plus tard et moins longue. Je l'ai avancée, cette fois-ci, parce que j'avais des idées noires et je l'ai prolongée, parce que j'espérais qu'au vert, elles finiraient par changer de couleur.

FRANCINE.

Eh bien ?

MAXIME, coupant.

Eh bien non, elles étaient bon teint.

FRANCINE.

Allons ! Faites-moi vos confidences. Qu'est-ce qui ne va pas, mon pauvre ami ?

MAXIME, montrant son cœur.

Ça...

FRANCINE, riant.

Vous avez des peines de cœur ?

MAXIME.

Oui !...

FRANCINE, même jeu.

Vous ?

MAXIME.

Oui.

FRANCINE, même jeu.

Vous avez donc un cœur ?

MAXIME.

Et qui bat... Tâtez !

FRANCINE, même jeu.

Inutile, je vous crois.

MAXIME.

Vous êtes gaie... vous.

FRANCINE.

Je vous demande pardon, mais ce n'est pas de ma faute, j'ai le fou rire... Que voulez-vous ? j'ai tellement pris l'habitude de vous considérer comme l'homme des petits chagrins, des petites joies, des petites passions, et, en général, de tous les petits sentiments à fleur de peau, que, je le confesse, j'ai

de la peine à garder mon sérieux, lorsque je vous retrouve en « éperdu d'amour. »

MAXIME.

Vous avez tort... Je suis extrêmement malheureux.

FRANCINE.

Faites le tour du monde, c'est très recommandé.

MAXIME.

Impossible... J'ai le mal de mer.

FRANCINE.

Mariez-vous.

MAXIME.

C'est bien pis... j'ai le mal de belle-mère.

FRANCINE.

Je ne sais plus que vous conseiller, moi... Réagissez... Un homme d'esprit ne s'attarde pas auprès d'une femme qui lui résiste... il la remplace.

MAXIME.

Celle que j'aime n'est pas remplaçable. Si vous saviez son nom.

FRANCINE.

Je ne vous le demande pas.

MAXIME.

C'est dommage... Je vous l'aurais dit.

*Un froid.*

FRANCINE.

Avez-vous été voir Gaston depuis votre retour ?

MAXIME.

Pas encore... Je ne suis arrivé que ce matin.

FRANCINE.

Ne le faites pas languir, il sera si content de vous

retrouver... Mais, j'y pense, pourquoi n'iriez-vous pas maintenant ? Vous le rencontrerez sûrement, il est chez lui.

MAXIME.

Je vous dérange ?

FRANCINE.

Pas le moins du monde... Seulement, je sais que votre éclipse l'a beaucoup affecté, et que vous lui procurerez une vraie joie en allant le surprendre... Il vous aime beaucoup, Gaston.

MAXIME, *se rapprochant d'elle.*

Je vous le rends bien.

FRANCINE, *se levant brusquement.*

C'est assez malpropre ce que vous faites là.

*Un temps.*

MAXIME.

Vous trouvez ? Mais je...

FRANCINE.

Ne mentez pas... Vous êtes venu ici dans un but très défini et votre inconvenance était tout ce qu'il y a de plus prémédité. Depuis un quart d'heure vous n'avez pas cessé de multiplier des allusions que j'ai feint de ne pas saisir, bien qu'elles fussent transparentes... J'espérais que vous auriez l'intelligence et le tact de vous arrêter en route... Je regrette de m'être trompée et d'être obligée de vous rappeler que Gaston est mon amant et votre ami... En l'oubliant, vous avez commis envers moi une grossièreté et envers lui une... comment dirais-je ? une petite infamie.

*Un temps.*

MAXIME.

Voilà !... Voilà !... C'est exactement ce que je

craignais... Je me doutais bien que ce n'était pas tout fait, parbleu !...

FRANCINE.

Vraiment ?

MAXIME.

Dame ! Quand on y va de sa sérénade sous le balcon, on ne sait jamais si on vous ouvrira la porte... ou si on vous flanquera une potée d'eau par la fenêtre... On court tout de même sa chance... Et voilà !...

FRANCINE.

Cette fois, ça a été la potée.

MAXIME.

Vous pouvez le dire... Et l'eau... ça mouille. Et puis... ça jette un froid... Je ne suis pas prêt de recommencer mon petit air, allez ! Vous avez cassé ma guitare.

FRANCINE.

Un bon conseil ! La prochaine fois, changez de balcon.

MAXIME.

Ou de guitare... On est ramis... (Un temps.) Dites-moi quelque chose... ne me laissez pas comme ça... Je finirais par avoir l'air bête.

FRANCINE.

Oh ! mon ami !

MAXIME.

Evidemment.

FRANCINE.

Tenez, j'ai pitié de vous. Seulement, je vous pré-

viens loyalement que je me fâche pour tout de bon au premier mot équivoque.

MAXIME.

Ai-je droit aux soupirs ?

FRANCINE.

Oui ! s'ils sont discrets. Ah ! çà ! qu'est-ce qui vous a pris ? Vous ne pouviez pas compter que j'allais tomber dans vos bras ?

MAXIME.

Mon Dieu ! A vous parler franchement, je l'espérais... sans y compter...

FRANCINE.

Vous me connaissez bien mal, mon cher Maxime. Je ne me pose pas en Lucrèce, mais je n'en suis cependant encore pas arrivée à me donner au premier venu.

MAXIME.

Je m'en suis bien aperçu. Car enfin, je vous rappelle très respectueusement, que dans l'ordre chronologique, le premier venu... c'était moi. Gaston n'est apparu qu'ensuite. Alors ? pourquoi lui, plutôt que moi ?

FRANCINE.

Il est passé au choix, comme on dit.

MAXIME.

Reste l'ancienneté.

FRANCINE.

N'y comptez pas trop.

MAXIME.

Pourquoi ?

FRANCINE.

Parce que j'espère qu'il n'y aura pas de nouvelle

promotion avant que vous ne soyez à la retraite... et moi aussi... Maintenant sauvez-vous. Il est tard, et il faut encore que je m'habille.

MAXIME.

Au revoir.

Grosse soupir.

FRANCINE, riant.

C'est ça, très bien.

MAXIME.

A quand ?

FRANCINE.

Mais quand vous voudrez, mon cher, et, si vous êtes sage, tant que vous voudrez. Allons, au revoir.

MAXIME, revenant sur ses pas.

Dites-donc, ce n'est peut-être pas la peine de raconter à Gaston...

FRANCINE.

Vous avez le trac, hein ?

MAXIME.

Non, mais il se ficherait de moi.

Maxime sort.

## SCÈNE IX

### FRANCINE, SALOMÉ, puis GASTON.

FRANCINE, sonnant puis prenant sur un meuble un manuscrit.

Voyons un peu ce manuscrit! (Lisant.) La scène représente le champ de courses à pieds de Paphos...

SALOMÉ, entrant.

Madame a sonné ?

FRANCINE.

Oui. On n'a rien envoyé de chez la couturière ?

SALOMÉ.

Si madame : une robe de maison. Madame veut-elle la voir ?

FRANCINE.

Apportez-la, je la mettrai...

SALOMÉ.

Bien, madame.

*Elle sort.*

FRANCINE, *reprenant sa lecture.*

Acte premier... scène première... personnages... chœur... passons ! Ah ! Capillaris, garçon coiffeur, entrant : « La journée s'annonce belle ! Toute l'île de Chypre a débarqué à Paphos pour le grand prix des courses à pieds... »

SALOMÉ, *rentrant avec la robe qu'elle pose sur le canapé.*

Est-ce que madame s'habille de suite ?

FRANCINE.

Oui (*reprenant à lire tandis que Salomé la déshabille.*) « Je vais aller faire mes petits paris. Voyons ! Qui prendrai-je ? Lysimaque ? Non. Métagère ? Non plus. Herpès ? Voilà le gagnant ! Je vais me griller de l'Herpès... »

*Cependant Gaston est entré. S'apercevant que Francine, plongée dans sa lecture ne l'a pas entendu arriver, il fait signe à Salomé de s'en aller. Elle refuse. Il insiste. Elle sort enfin sans bruit et Gaston continue le déshabillage aux lieu et place de Salomé, tandis que Francine lit toujours.*

## SCÈNE X

### FRANCINE, GASTON.

FRANCINE, toujours lisant.

Aïe... faites donc attention... Salomé... il y a une épingle qui me pique horriblement.

La scène continue muette, puis quand la jupe et le corsage sont tombés, Gaston applique à Francine un vigoureux baiser sur la nuque.

FRANCINE, poussant un cri.

Mais vous êtes folle! vous êtes folle!... (Se retournant et apercevant Gaston.) Dieu! que tu m'as fait peur!... Je m'attendais si peu à te trouver derrière moi. Depuis quand es-tu là?

GASTON.

Depuis deux minutes à peu près.

FRANCINE.

Comment es-tu venu?

GASTON.

J'ai ouvert la porte sans malice. J'ai renvoyé Salomé, et je l'ai remplacée, assez maladroitement du reste.

FRANCINE, riant.

Ah! oui... l'épingle...

GASTON, lui passant sa robe.

C'est moi... je le confesse et je m'en excuse.

FRANCINE, tout en finissant de s'habiller.

Oh! mon chéri, j'ai eu une frayeur... J'en suis encore toute palpitante.

GASTON.

Pauvre vieux!

FRANCINE.

Mets-toi à ma place.

GASTON.

J'aime mieux la mienne.

FRANCINE.

Je te supposais chez toi.

GASTON.

J'en arrive.

FRANCINE.

En train de travailler bien sagement.

GASTON.

Tout a une fin..., même un second acte.

FRANCINE, lui sautant au cou.

C'est vrai? il est fini? Tiens, tu es un amour d'amour... Il est bien?... Réponds-moi!

GASTON.

Un peu de patience. Ma fatuité et ma modestie, sont en train de se livrer un combat terrible.

FRANCINE.

Que tu es agaçant! Tu peux bien me dire si tu en es satisfait?

GASTON.

Ça dépend des jours.

FRANCINE.

Aujourd'hui?

GASTON.

Ça dépend des heures. Présentement je le juge admirable.

FRANCINE.

Il l'est, j'en suis sûre.

GASTON.

Dieu et les directeurs de théâtre t'entendent ! En tout cas, ta confiance m'honore.

FRANCINE.

Je te prie de croire que je ne la galvaude pas. Mais j'ai en toi la foi la plus absolue. Seulement, pour te remonter quand tu flanches, il faudrait qu'on soit tout le temps à côté de toi.

GASTON.

C'est vrai.

FRANCINE.

Parbleu ! Je te connais.

GASTON.

Puisque tu sais le remède à mon infirmité...

FRANCINE.

Tu peux compter sur moi pour te l'administrer. Je veux que tu deviennes quelqu'un, ne serait-ce que pour embêter tes amis et les miens, qui t'en croient parfaitement incapable... (Regardant l'heure à la pendule.) Et maintenant, tu vas être bien sage.

GASTON.

C'est-à-dire ?

FRANCINE.

Tu vas t'en aller.

GASTON.

Déjà ?

FRANCINE.

Dame ! La cinquième heure est proche... Satigny est ponctuel.

GASTON.

Ah! oui.

FRANCINE.

Et je ne peux décemment pas te présenter à lui.

GASTON.

Je ne prétends pas à tant d'honneur.

*Il se dirige vers la porte et Francine l'accompagne. Il va tourner le bouton quand un coup de timbre retentit. Ils s'arrêtent tout net et s'interrogent du regard.*

SALOMÉ, *entrant bouleversée.*

Monsieur est là... Je l'ai fait entrer au salon, mais...

FRANCINE, *se redressant.*

C'est bien! C'est bien!

*Salomé sort. — Un temps. Puis Gaston se dispose à sortir. D'un geste, Francine l'arrête; et d'un regard elle lui indique une autre porte, celle de service.*

GASTON, *se dirigeant vers cette autre porte.*

C'est juste!... Allons!... j'étais venu ici il y a un instant gai, joyeux, du soleil plein le cœur... et je m'en retourne agacé, énervé, triste.

FRANCINE.

Voyons, chéri, je t'en supplie, sois raisonnable... Encore une fois, je t'affirme que Satigny...

GASTON.

Parbleu! l'éternel pieux mensonge.

FRANCINE.

Je te jure, Gaston...

GASTON.

Et quand même... N'empêche qu'il entre ici en

maître... et que moi, je me sauve... Oui, je me sauve quand il vient.

FRANCINE.

Comme tu exagères!... En tous cas, rien de tout ça n'est nouveau.

GASTON.

Tu as raison. Mais il y a des choses auxquelles on s'efforce de ne pas songer. On arrive à se persuader qu'elles n'existent pas; un coup de timbre suffit à vous remettre en face de la réalité.

FRANCINE.

Si la réalité est pénible pour l'un de nous deux, j'imagine...

GASTON.

C'est possible, mais pour moi, elle est irritante et humiliante.

FRANCINE.

Enfin, elle n'a pas varié; tu la connaissais, tu l'as acceptée... Qu'est-ce qu'il te prend tout d'un coup?

GASTON.

Il ne me prend rien tout d'un coup... C'est la première fois que nous nous rencontrons tous les deux...

FRANCINE.

Pourquoi es-tu revenu tout à l'heure?

GASTON.

J'ai eu tort. Enfin, en ce moment je suis ici et dans une seconde, un autre y sera. C'est la première fois que la situation m'apparaît avec une précision aussi brutale... et j'en souffre...

FRANCINE.

Que veux-tu?... dans la vie...

GASTON.

Dans la nôtre, et elle est stupide.

FRANCINE.

Qu'y pouvons-nous?

GASTON.

Moi? rien... évidemment.

FRANCINE.

Et moi?

GASTON, vivement.

Toi? (après une hésitation.) Rien non plus... apparemment.

FRANCINE, prenant sa résolution.

Écoute, Gaston, il faut en finir. Nous sommes des enfants. Nous nous torturons tous les deux, et nous nous rendons mutuellement l'existence impossible, parce qu'un même sentiment de délicatesse nous empêche, toi de me demander, et moi de t'offrir ce que nous désirons ardemment tous les deux... C'est trop bête.

GASTON.

Prends garde, Cisette, je pressens que tu vas prononcer des mots très graves.

FRANCINE.

Te font-ils peur?

GASTON.

Oui, comme fait peur la joie, qui vous semble toujours devoir être éphémère. Tu n'as rien dit, il est encore temps de te taire... Réfléchis bien.

FRANCINE.

C'est bien décidé!

GASTON.

Encore une fois, prends garde, chérie, réfléchis-toi. Tu es une impulsive et sous l'impression de mes récriminations ridicules et injustes, tu as eu le projet de me faire un sacrifice que je n'ai pas le droit de te demander. Tu ne me dois rien et tu me donnes infiniment. Je devrais [illegible] être, simplement [illegible] heureux, du moins très reconnaissant. Je serai raisonnable, je ne me plaindrai plus, je te jure.

FRANCINE.

Je t'affirme, Gaston, que je ne le fais aucunement en [illegible]. Je t'aime de tout mon cœur. En dehors de toi, rien ne m'est rien. Je n'ai qu'un désir, vivre auprès de toi, contre toi; et si je ne l'ai pas exprimé plus tôt, ce n'est pas que l'envie m'en manquât seulement. C'est simplement que je n'étais pas assez sûre de toi et que je craignais de t'importuner. Mais si tu ne redoutes pas d'encombrer ta vie de la mienne... tu n'as qu'un mot à dire. Dis-le, dis-le vite... je l'attends depuis si longtemps.

GASTON.

Ah! Chérie! Camille! Ne me tente pas trop. Songe que lorsque tu te seras donnée toute, tu n'auras plus le droit de te reprendre... Songe à tout ce que tu vas perdre.

FRANCINE.

Oui, mais chéri... Songe à tout ce que je vais gagner.

GASTON.

Tu es bien sûre de ne jamais avoir de regrets?

FRANCINE.

Oui, mon amour, si tu ne me donnes pas trop de sujet d'en avoir.

GASTON.

Ma parole! je ne sais plus si je rêve ou si je suis éveillé... Viens tout... laisse-moi... ou plutôt, non, viens... embrasse-moi...

Ils s'embrassent très tendrement.

SALOMÉ, [illegible].

Je viens prévenir madame que monsieur...

GASTON, sans cesser d'embrasser Francine.

Faites-le entrer.

SALOMÉ.

Il est parti.

GASTON.

C'est dommage.

SALOMÉ.

[illegible]

FRANCINE.

Tant mieux!...

GASTON.

Salomé, je vais vous apprendre une grande nouvelle: À partir d'aujourd'hui... Monsieur... c'est moi...

# ACTE TROISIÈME

## Chez eux.

Cabinet de travail de Gaston. Installation très confortable et très élégante.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

### FRANCINE, GASTON.

Ils viennent de déjeuner. Au lever du rideau, Gaston regarde par la fenêtre. Francine sert le café.

GASTON.

Et la pluie tombait!... tombait!... C'est gai!

FRANCINE.

Il y a vraiment des jours qui devraient être des nuits.

GASTON, allant s'asseoir dans un fauteuil près de la cheminée et dépliant un journal.

Le fait est que je me demande pourquoi on sort de son lit par des temps pareils.

FRANCINE.

Parce qu'on est bête, mon chéri! Tiens! Voici ton café.

(Elle pose la tasse sur un guéridon.)

GASTON, tout en lisant.

Merci. (Francine éternue.) A tes souhaits!

FRANCINE.

A la seule pensée que j'aurais pu avoir une répétition aujourd'hui, je sens que je m'enrhume. On est si bien chez soi entre une bonne bûche qui flambe à souhait et un monstre d'homme qu'on adore... embrasse... (Elle l'embrasse sans conviction.) mais qui, lui, soit dit sans reproche, flambe modérément. Décidément, l'humidité ne te réussit pas. (Sur un signe d'impatience de Gaston.) Dis donc que je t'embête, je sens que tu en meurs d'envie! Allons! vite... le mot... le mot pour parler le langage des commissaires-priseurs. (Elle lui arrache le journal des mains, Gaston exaspéré se lève et va sonner.) Tu désires quelque chose?

LE DOMESTIQUE, entrant.

Madame a sonné?

GASTON.

Non, c'est moi. Mon pardessus et mon chapeau.

LE DOMESTIQUE.

Bien, monsieur.

Il sort.

FRANCINE.

Tu sors?

GASTON.

Oui.

FRANCINE.

Où vas-tu?

GASTON.

Ailleurs. Au café, sur un banc, soit que je me cache, n'importe où, quelque part où je pourrai lire mon journal tranquillement.

FRANÇOISE.

Inutile de risquer la bronchite, mon chat... Le voici ton sale journal, lis-le, relis-le, apprends-le par cœur si ça te chante : tu peux être sûr que je ne te dérangerai plus. (Au domestique qui [illegible].) Remportez, monsieur ne sort pas.

(Le domestique sort. Elle va s'asseoir [illegible] suivie de Gaston qui [illegible] après [illegible] un temps.)

GASTON, [illegible]

Oh! non! non! pour l'amour de Dieu, ne boude pas.

FRANÇOISE.

Je ne boude pas... j'ai du chagrin tout simplement, beaucoup de chagrin.

GASTON.

Pourquoi?

FRANÇOISE.

Pourquoi?... Tu m'as fait infiniment de peine, Gaston.

GASTON.

Je t'assure que je n'en avais pas l'intention.

FRANÇOISE.

Avoue que tu as été très dur pour moi.

GASTON.

Confesse que tu avais été bien agaçante.

GASTON, *agacé et jetant au loin le journal.*

Allons! Soit! Causons.

*Long silence.*

FRANCINE, *vexée.*

Tiens! zut! assez causé!

GASTON, *ramassant son journal.*

Ne causons plus. *(Buvant son café et faisant la grimace.)* Pouah! le café est infect!

FRANCINE.

C'est toujours le même... Habituellement, tu le trouves bon.

GASTON.

Il est froid.

FRANCINE.

Il est versé depuis un quart d'heure.

GASTON.

Ça n'empêche pas qu'il ne soit froid.

FRANCINE.

Dame... au contraire.

*Un temps. Entre Salomé.*

SALOMÉ, *à Francine.*

On apporte ces paquets du Bon Marché.

FRANCINE.

Ah! oui, je sais ce que c'est.

SALOMÉ.

Où faut-il les poser?

FRANCINE.

Où vous voudrez... tenez, là... sur le bureau de monsieur.

GASTON.

Si ces papiers gênent, il n'y a qu'à les enlever.

FRANCINE.

Dieu! que tu es désagréable! (A Salomé.) Portez tout ça dans ma chambre, Salomé!

SALOMÉ.

Bien madame.

Elle sort.

FRANCINE.

Enfin, qu'est-ce que tu as Gaston?

GASTON.

Moi?... Je n'ai rien.

FRANCINE.

C'est bien invraisemblable. On n'est pas irritable comme tu l'es sans raison.

GASTON.

Je ne suis pas irritable. C'est ce temps odieux qui m'horripile. Que veux-tu? Je suis une victime de la loi des harmonies de la nature. Quand il fait gris, je suis maussade, quand il pleut je suis à la crotte.

FRANCINE.

Voilà trois mois que tu ne cesses de bougonner.

GASTON.

Voilà trois mois qu'il ne cesse de pleuvoir.

FRANCINE.

Ta mauvaise humeur a commencé dès notre retour de voyage, je précise, aux environs du 15 Octobre.

GASTON.

Avec la mauvaise saison.

FRANCINE.

Elle dort depuis, c'est un mal jour de dentition.

GASTON.

[illegible]

FRANCINE.

Ah! non! Je t'en prie! fais-moi grâce de tes plaisanteries; je t'assure que je n'ai pas envie de rire. ([illegible]) Es-tu souffrant?

GASTON.

Je ne crois pas.

FRANCINE.

As-tu des soucis, des préoccupations, des ennuis?

GASTON.

Aucun.

FRANCINE.

Est-ce à moi que tu en as? T'ai-je contrarié sans le vouloir, sans m'en douter?

GASTON.

Tu sais bien que non.

FRANCINE.

Je ne sais rien, au contraire... je te vois irritable, maussade, concentré. J'en cherche la raison et je ne la trouve pas... et je me fais de la bile.

GASTON.

Tu as bien tort.

FRANCINE.

C'est possible, mais je m'en fais tout de même... Je t'aime si profondément, Gaston, tu le sais.

GASTON, lui prenant la main.

Je sais.

FRANCINE.

Je souhaite tant que tu te places tien là... que notre mariage te soit agréable, que l'existence te soit douce, facile... que tu sois heureux, parfaitement heureux.

GASTON, [illegible]

Mais je suis parfaitement heureux.

FRANCINE.

Non.

GASTON.

Si...

FRANCINE.

Non.

GASTON. —

Si! je jure.

FRANCINE.

Et pourtant sapristi! s'il y a une personne au monde qui n'a pas le droit de se plaindre, c'est bien toi.

GASTON.

Me plains-je?

FRANCINE.

Mieux que ça... il faudrait parler... Tu conviendras, Gaston, que la vie ne t'a pas trop maltraité... depuis que nous vivons ensemble, tu n'as pas, à ma connaissance, éprouvé un quelconque déception... Tout ce que tu as pu espérer s'est réalisé; tu n'as eu qu'à laisser produire... il semblerait qu'on t'attendait... Tes deux premières pièces, par une fortune inconcevable, ont été jouées à peine achevées, la première a été un succès, la seconde,

mieux encore... Du jour au lendemain, tu as été connu, presque célèbre... Un autre à ta place serait grisé, toi, tu demeures calme, d'un calme exaspérant.

GASTON.

Je ne peux cependant pas trépigner.

FRANCINE.

Tu pourrais trépigner... moralement, manifester de la satisfaction, de la joie. Mais non tu es indifférent, pis encore, grincheux ; il est impossible de savoir à quoi tu penses ni même si tu penses.

GASTON.

Je suis, donc je pense.

FRANCINE.

Oui, oui ! C'est entendu, tu as de l'esprit, beaucoup d'esprit.

GASTON, modestement.

Ma petite part.

FRANCINE.

Je te répète Gaston que je te parle très sérieusement... D'ailleurs, il y a longtemps que cet entretien aurait dû avoir lieu. Je l'ai retardé de jour en jour, par lâcheté, essayant de me persuader que je m'alarmais à tort... Mais puisque les hasards de la conversation m'ont amenée à ce point, où je ne puis plus décemment reculer, ayons une explication franche, loyale, quelles qu'en doivent être les conséquences.

GASTON.

Je ne comprends pas.

FRANCINE.

C'est pourtant bien simple... tu ne m'aimes plus.

GASTON.

Où diable prends-tu ça ?

FRANCINE.

Où je le trouve, partout. Ça éclate dans tes paroles et surtout dans tes silences, dans tes gestes, dans tes attitudes. Ça se lit dans tes yeux. Ça se devine sur tes lèvres qui retiennent avec peine les mots irréparables.

GASTON.

Je te jure Francine...

FRANCINE.

Ne jure pas, mon chéri, tu ne me convaincras pas. Je ne t'en veux pas... je ne te reproche rien... Tu ne m'aimes plus... que veux-tu?... tu ne m'aimes plus... ce n'est pas de ta faute; seulement, au moins, aie la franchise de l'avouer... Nous ne sommes pas mariés, aucun calcul ne nous pousse l'un vers l'autre. Ce qui constituait le charme et l'élégance de notre liaison, c'est justement qu'elle n'était faite que de notre amour réciproque... Puisque l'amour a disparu... de ton côté du moins, elle n'a plus sa raison d'être. Séparons-nous. Je mentirais si je te disais que je n'en éprouverai pas du chagrin. J'en aurai beaucoup... Je tâcherai de me consoler.

*Elle fond en larmes.*

GASTON, *la laisse pleurer un instant, puis tout en essuyant ses larmes.*

Es-tu plus calme ?

FRANCINE.

Je suis très calme.

GASTON.

Alors, écoute-moi deux minutes, sans m'inter-

pourpre. Je te jure, Francine, que mes sentiments à ton égard n'ont pas varié de la valeur d'un baiser, que je suis encore l'amant des premiers jours!

FRANCINE.

Tu ne peux pourtant pas nier que ton caractère se soit, depuis quelques semaines, modifié d'une façon dont tu ne te rends pas compte toi-même. J'en suis sûre. Je t'ai connu longtemps gai, caressant, tendre, aimable ; le soir des premières d'un bonheur délicieux, tu te donnais la peine d'être charmant, et tu sais l'être comme personne ; voilà tu faisais des frais... tu n'en fais plus.

GASTON.

Donc, je ne t'aime plus.

FRANCINE.

Dame! c'est logique.

GASTON.

Et c'est pour ça que je t'aime pas moins, ma pauvre Francine. Il n'y a rien de logique en amour, car l'amour n'est pas une science, mais une religion dont il faut accepter le dogme aveuglément, sans essayer de raisonner. Or, le dogme, le voici : je t'aime. Il faut me croire sur parole, parce que c'est aussi impossible à prouver que l'existence de Dieu. Il faut me croire sans discuter, car discuter, c'est déjà douter et que douter, c'est souffrir. Oui, je le confesse, j'ai arrêté les frais... ou pour mieux dire, ils se sont arrêtés d'eux-mêmes. Mais, ma pauvre chérie... faire des frais, c'est faire ce que font tous les amants au début de toute liaison ; c'est dissimuler les défauts qu'on a derrière des qualités qu'on n'a pas ; en un mot, c'est poser la

## SCÈNE II

LES MÊMES, JOSEPH.

GASTON, à Joseph qui entre.

Qu'est-ce qu'il y a, Joseph ?

JOSEPH.

C'est le tailleur de monsieur. Je l'ai fait entrer dans le cabinet de toilette de monsieur.

GASTON.

C'est bien, j'y vais.

FRANCINE, à Joseph qui sort.

Joseph !

JOSEPH.

Madame.

FRANCINE.

Desservez donc le café.

JOSEPH.

Bien madame.

GASTON, à Francine.

Tu m'excuses ?

Il sort.

## SCÈNE III

FRANCINE, puis MAXIME. Francine d'abord seule s'installe devant le bureau de Gaston.

MAXIME, entrant.

Ne vous dérangez pas, c'est moi.

FRANCINE.

Bonjour ! Maxime.

*Maxime lui baise la main.*

MAXIME.

Gaston est sorti ?

FRANCINE.

Non, il est dans ses appartements, en conférence avec son tailleur ; vous pouvez aller le rejoindre.

MAXIME.

N'y comptez pas, je me trouve très bien ici ; les sièges sont confortables, la température douce, la société peu nombreuse mais choisie.

FRANCINE.

Mille grâces !... Alors, je suis à vous.

MAXIME.

Je parie que non.

FRANCINE.

Vous avez gagné.

MAXIME.

J'y perds encore.

FRANCINE.

Pourquoi n'êtes-vous pas venu déjeuner ?

MAXIME.

Vous déjeunez trop tôt.

FRANCINE.

Vous vous êtes levé trop tard ?

MAXIME.

Comme il vous plaira.

FRANCINE.

Vous vous êtes encore couché à une heure impossible ?

MAXIME.

Tapant.

FRANCINE.

Vous avez été faire la fête ?

MAXIME.

Vous avez des idées sinistres.

FRANCINE.

Alors, vous êtes allé au tripot ?

MAXIME.

Tout bêtement.

FRANCINE.

Je ne vous le fais pas dire... Je n'arrive pas à comprendre le charme qu'il peut y avoir à manipuler des bouts de carton durant des nuits entières.

MAXIME.

Moi non plus... Notez bien que si l'on m'offrait vingt-cinq louis pour retourner des cartes pendant une couple d'heures, je refuserais énergiquement, et que je gaspille beaucoup plus à faire, pendant bien plus longtemps, cette besogne stupide.

FRANCINE.

Inutile de vous demander si vous avez perdu ?

MAXIME.

Inutile.

FRANCINE.

Vous avez pris la culotte ?

MAXIME.

Oh! la [illegible] courte, la seule que je puisse encore m'offrir.

FRANCINE.

Vous trouvez cela malin ?

MAXIME.

Non.

FRANCINE.

C'est idiot.

MAXIME.

Idiot.

FRANCINE.

Puisque vous vous en rendez compte, pourquoi n'enrayez-vous pas ?

MAXIME.

Peux pas.

FRANCINE.

Qu'est-ce qui vous en empêche ?

MAXIME.

L'habitude.

FRANCINE.

Comme si l'on n'arrivait pas à se défaire d'une habitude.

MAXIME.

D'une bonne, oui ; pas d'une mauvaise.

FRANCINE.

Mon Dieu ! que les hommes, même intelligents, sont bêtes ! Vous serez bien avancé quand vous serez à la côte... ça arrivera.

MAXIME.

Ça arrive... j'en suis déjà au strict superflu.

FRANCINE.

Et après ? quand il ne nous restera même plus le nécessaire ?... Je ne vous vois pas bien travaillant de vos mains.

MAXIME.

Moi non plus.

FRANCINE.

Alors, qu'est-ce que vous ferez ?

MAXIME.

Je ferai une fin.

FRANCINE.

Et laquelle ? Peut-on savoir ?

MAXIME.

La seule, l'unique, celle que l'on écrit respectueusement avec une F majuscule.

FRANCINE.

Vous dites des bêtises.

MAXIME.

Pourquoi donc ?... Je ne tiens à la vie que pour les jouissances qu'elle procure. A l'heure où ces jouissances me seront interdites, je la quitterai sans éclat comme sans regrets, à l'anglaise, de même que l'on s'échappe d'un salon où l'on s'ennuie... Et ce jour là, soyez sûre qu'on ne vendra dans Paris ni un mouchoir de plus, ni un fauteuil d'orchestre de moins. La théorie sera brève des gens qui viendront s'abîmer sur ma tombe, car je ne me connais d'autre famille au monde qu'un parent pas très proche et quelques enfants... assez

chagrins qui finiront, à la longue, par se faire une raison... Ah! dites donc, pendant que j'y pense, ni fleurs ni couronnes et si, par hasard, d'ici là, j'étais décoré, il faut tout prévoir, inutile de déranger messieurs les militaires.

FRANCINE.

Comme c'est spirituel! J'ai horreur de ce genre de plaisanteries.

MAXIME.

Je ne plaisante pas.

FRANCINE.

J'espère que si... et puis tenez changeons de sujet de conversation, celui-là n'est pas répouissant... Votre unique mérite c'était d'être amusant. Si vous cessez de l'être mon pauvre ami, vous ne serez plus supportable!... Voyons, distrayez-moi, je voudrais rire.

MAXIME.

Rien de plus facile.

FRANCINE.

Allez, je vous écoute.

MAXIME.

Francine.

FRANCINE.

Maxime.

MAXIME.

Je vous aime.

FRANCINE, éclatant de rire.

Ça, c'est drôle.

MAXIME.

N'est-ce pas! C'est irrésistible.

FRANCINE.

Vraiment, c'est drôle, ou plutôt, c'est toujours drôle, car ce n'est pas nouveau..., vous me le répétez régulièrement tous les jours.

MAXIME.

Depuis onze mois et trois semaines, exactement.

FRANCINE.

Les premières fois je m'en suis fâchée. Mais j'ai bientôt compris que c'était une manie et je m'en égaie.

MAXIME.

Ce n'est pas une manie.

FRANCINE.

Qu'est-ce donc?

MAXIME.

Je vais être franc... C'est un procédé.

FRANCINE.

Vraiment? Vous m'intriguez.

MAXIME.

Lisez-vous les journaux?

FRANCINE.

Quelquefois.

MAXIME.

Alors, vous avez certainement remarqué à la quatrième page de l'un quelconque d'entre eux une quelconque réclame[1]... par exemple : si vous toussez...

FRANCINE.

Prenez des pastilles suédoises. Je la connais, elle est obsédante.

MAXIME.

Parfaitement... L'industriel qui en fait les frais escompte le résultat de l'obsession ; il sait à merveille qu'il n'imposera pas son produit du premier coup, mais il sait aussi, qu'à la longue, un jour viendra où le lecteur, en proie à une crise de toux plus violente, se dira, en relisant pour la millième fois la fameuse réclame : Tiens, tiens, les pastilles suédoises, c'est peut-être bon, après tout... essayons... et il essaie.

FRANCINE.

Ce que voyant, vous, malin, vous vous êtes mis à faire de la publicité pour votre article.

MAXIME.

Mon Dieu ! oui.

FRANCINE.

Et quand vous me rabâchez quotidiennement : « Je vous aime », c'est avec l'espoir...

MAXIME.

... Qu'un jour où vous serez en proie à un accès de vague à l'âme irréductible, vous penserez : « Tiens, tiens, après tout c'est peut-être bon... essayons. »

FRANCINE.

C'est ingénieux.

MAXIME.

N'est-ce pas ?

FRANCINE.

Oui. Seulement vous n'avez probablement pas songé qu'il doit y avoir des gens réfractaires à la publicité... et que je pourrais être de ces gens.

MAXIME.

Si... mais, que voulez-vous? c'est un risque à courir.

FRANCINE.

Et puis, enfin, à supposer qu'on en tâte de ces fameuses pastilles, si elles ne produisent pas l'effet qu'on en attend, on n'en tâte qu'une fois.

MAXIME.

C'est toujours ça... D'ailleurs en ce qui me concerne, je suis tranquille.

FRANCINE.

Vraiment?

MAXIME.

Oui, m'essayer, c'est m'adopter. (Elle rit.) Vous ne me croyez pas?

FRANCINE, toujours riant.

Si... si... sur parole.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, GASTON.

GASTON, entre, un livre à la main.

Tiens! Tu es là, toi? Bonjour.

MAXIME.

Bonjour, vieux.

GASTON, allant prendre un coupe-papier sur son bureau.

Ça va?

MAXIME.

Peuh! on vit!

GASTON, *s'asseyant dans un fauteuil et commençant à lire.*

C'est l'essentiel !

MAXIME.

Il paraît.

FRANCINE.

Qu'est-ce que tu lis, chéri ?

GASTON.

Je ne lis pas. Je jette un vague œil sur le roman de Servon qui vient de paraître et qu'il m'envoie à l'instant, adorné d'une très aimable dédicace. Je pense rencontrer Servon ce soir chez les Vishen et je veux pouvoir lui dire un mot de son bouquin, ça m'évitera de lui écrire.

MAXIME.

C'est un vieux camarade à moi, Servon. Nous avons été dix ans ensemble à Condorcet... A cette époque-là il réalisait le type du crétin idéal.

GASTON.

Aussi, tu vois, il a mal tourné : il fait de la littérature.

MAXIME.

Je ne l'en croyais même pas capable. Jadis, il était brouillé à mort avec l'orthographe. Comment sont-ils présentement ?

GASTON.

Ni bien ni mal ; ils s'ignorent. Ça ne l'a pas empêché d'arriver ni même d'avoir du talent... Ne t'y trompe pas, Servon sera de l'Académie.

MAXIME.

Et il travaillera au dictionnaire comme les cam-

mun des immortels... Après tout, ça ne doit pas être bien difficile à fabriquer un dictionnaire.

GASTON.

Ça se confectionne à l'aide d'un autre dictionnaire... il n'y a que le premier dictionnaire qui coûte.

FRANCINE, à Maxime.

Quelle heure est-il, Maxime? (Maxime regarde la pendule.) Ne vous fatiguez pas à regarder la pendule.

MAXIME.

Elle est arrêtée?

FRANCINE.

Comme toutes nos pendules. Gaston ne supporte pas celles qui marchent.

MAXIME.

C'est une façon de voir.

FRANCINE.

Pas de voir l'heure.

MAXIME, regardant sa montre.

Chère amie, il est deux heures trente-cinq.

FRANCINE.

Merci.

MAXIME.

Vous sortez?

FRANCINE.

Pas maintenant; j'attends Delannoy qui doit venir dans un instant me donner une leçon.

MAXIME.

Et ensuite?

FRANCINE.

Je ferai deux ou trois courses urgentes.

MAXIME.

Avec moi ?

FRANCINE.

Si vous voulez... Enfin, j'irai voir Paulette Morot ; il paraît qu'elle est souffrante.

MAXIME.

Qu'est-ce qu'elle a ?

FRANCINE.

Elle est tombée d'un meuble sur lequel elle était juchée.

MAXIME.

De son lit, vraisemblablement.

FRANCINE.

Et dans sa chûte elle s'est blessée à la cheville.

MAXIME.

Rien de grave ? Une foulure ?

FRANCINE.

Elle appelle ça... une luxure.

MAXIME.

C'est son droit. Cette bonne Paulette ! Elle s'exprime en français comme une génisse ibérique. Mais c'est une si bonne fille.

FRANCINE.

Elle égratigne bien un peu, mais au fond, on peut dire qu'elle n'a jamais fait de mal à personne.

MAXIME.

On peut même presque dire qu'elle a fait du bien à tout le monde.

GASTON, fermant son livre et s'installant à son bureau.

Est-ce que ça vous contrarierait d'aller papoter ailleurs ?

FRANCINE.

Nous te gênons ?

GASTON.

Plutôt... débarrasse-moi de Maxime.

FRANCINE.

Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?...

GASTON.

Ce que tu voudras... J'ai à travailler.

MAXIME.

Un lundi ?

GASTON.

Ne me méprise pas.

MAXIME.

Tu travailleras une autre fois... On ne doit jamais faire le jour même ce que l'on peut remettre au lendemain.

GASTON.

Le lendemain, c'est aujourd'hui. J'ai à retoucher un peu le rôle de Babette Farjeux qui doit venir reprendre son papier tout à l'heure.

FRANCINE.

Comment ? Encore ? Elle est déjà venue hier !

GASTON.

C'est exact, elle est venue hier... inutilement, d'ailleurs, puisque je n'avais pas pu trouver une seconde pour faire les quelques petites rectifications nécessaires. Et puis, sapristi ! je voudrais bien

recevoir qui il me plaît sans qu'on dresse la liste des gens qui se présentent...

FRANCINE.

Voyons, chéri, ne te fâche pas, j'ai dit ça sans la moindre intention, je t'assure.

GASTON, à Maxime.

Tu ne m'en veux pas de te mettre à la porte?

MAXIME.

Tu badines... Comme dit notre Paulette Nationale, je ne suis pas à cheval sur les étiquettes. (À Francine.) Je suis à vos ordres.

FRANCINE.

Minute!... que je pose d'abord mes conditions. Je consens à vous recueillir, mais dès que Delannoy arrivera, il est bien entendu que vous filerez.

MAXIME.

La musique ne m'incommode pas.

FRANCINE.

Vous vous imaginerez qu'elle vous incommode... Accepté?

MAXIME.

Accepté.

FRANCINE.

Pas encore, j'ai un mot à dire à Gaston.

(Pendant que Maxime se dirige vers la porte, Francine va embrasser Gaston.)

MAXIME, sans se retourner.

Je parie que je sais ce que vous lui avez dit.

FRANCINE.

Ça m'étonnerait.

MAXIME.

Voulez-vous que je vous le répète ?

FRANCINE.

Vous m'ennuyez... Allez! allez!...

*Ils sortent.*

## SCÈNE V

GASTON, *puis* MAXIME, *puis* PAULINE DELANNOY. *Gaston seul se dispose à travailler. Il s'aperçoit alors que son bureau est complètement encombré d'une quantité d'objets de tout genre ; c'est un livre ; c'est du papier à lettres épars ; ce sont des factures, une corbeille à ouvrage, le chapeau de Maxime, etc, etc... Gaston lance tout par la pièce à la volée. Puis, sa table débarrassée, il prend son manuscrit et se met au travail.*

MAXIME, *entrant.*

Ne te dérange pas, mon vieux... j'entre et je sors.

GASTON, *à Maxime qui cherche quelque chose sur le bureau.*

Qu'est-ce que tu veux ?

MAXIME, *qui remue et déplace tout sur le bureau.*

Rien, ne t'occupe pas de moi.

GASTON.

Mais nom de nom! Dis-moi ce que tu cherches... je pourrai peut-être te le procurer et ça te dispensera de bouleverser toutes mes affaires.

MAXIME.

Un bout de papier.

GASTON.

Blanc ?

MAXIME.

Dame ! j'aimerais mieux ; c'est pour dessiner. Je me tue à expliquer à Francine une forme de jupe très chic que j'aie vue hier... elle s'obstine à ne pas comprendre, alors...

GASTON, lui donnant une feuille de papier.

Tiens.

MAXIME.

Merci mon vieux... Tu m'excuses ? (Il sort. Gaston se remet au travail. Un temps. Maxime rentrant.) C'est encore moi, ne te dérange pas.

GASTON.

Que te faut-il encore ?

MAXIME.

Un crayon.

GASTON.

En voici un. C'est tout ?

MAXIME.

Oui, oui... rassure-toi, je ne te raserai plus. (Il fait quelques pas vers la porte et revient sur ses pas.) Dis donc, tu n'en aurais pas un autre ?... Celui-ci est cassé.

GASTON.

Non.

MAXIME.

Bien. (Il fait de nouveau mine de sortir, puis revient encore sur ses pas.) Tu ne te connaîtrais pas un canif, par hasard ?

GASTON.

Si... là, sur la table... emporte-le et fiche-moi la paix.

MAXIME.

Oh! ne brutalise pas ton petit ami d'enfance... (s'en allant.) Hou! que c'est laid un homme qui travaille.

Il sort. Gaston se remet au travail. Un temps.

PAULINE DELANNOY, entrant par l'autre porte.

Bonjour! mon petit Gaston. Vous allez bien?

GASTON, sèchement.

Très bien, merci.

PAULINE DELANNOY.

Et Francine?

GASTON, même jeu.

Elle est chez elle qui vous attend.

PAULINE DELANNOY.

Je ne suis pas en retard, il n'est même pas trois heures... On s'aime toujours ici?

GASTON, un peu plus nerveux.

Toujours.

PAULINE DELANNOY.

Parbleu! Savez-vous que vous n'êtes pas à plaindre, vous! Francine est une petite femme délicieuse. Satigny la regrette assez, allez; il ne peut pas arriver à se consoler.

GASTON.

Pauvre homme! Je vous demande pardon, mais...

PAULINE DELANNOY, l'interrompant.

Il vient chez moi tous les jours me supplier de

lui parler de sa part... J'ai beau lui répéter : « A quoi bon, mon cher ? tu n'as pas la prétention de dégoter Lagarde qui est jeune, joli garçon, qui a du talent et qui gagne tout ce qu'il veut... Rien n'y fait. Elle n'est pas à plaindre non plus, Francine... J'en connais plus d'une qui prendrait bien sa place. Sans vouloir vous faire de compliments, elle pourrait chercher loin avant d'en trouver un comme vous... vous... Non, ce que ça me gêne de vous dire « vous » ; vous ne pouvez pas vous en faire une idée... C'est vrai, j'ai toujours tutoyé les amants de mes élèves !... Est-ce que ça t'ennuierait que je te tutoie ?

GASTON.

Ça me flatterait !... Seulement...

PAULINE DELANNOY, l'interrompant.

Sans blague ? Je peux y aller ?

GASTON.

Je vous en prie... mais...

PAULINE DELANNOY.

Tu ne me tutoies pas, toi.

GASTON.

Mais si.

PAULINE DELANNOY.

Fais-moi une phrase avec des « tu », pour voir.

GASTON, riant.

Tu m'embêtes !

PAULINE DELANNOY.

Vraiment ! Tu aurais pu en trouver une autre. Tu n'es pas aimable, au moins, toi !

GASTON.

Je n'ai pas le temps.

PAULINE DELANNOY.

On le dit.

GASTON.

Quand on peut. Voilà une heure que j'essaie.

PAULINE DELANNOY.

Bah ! avec moi, ça n'a pas d'importance. Je ne suis pas susceptible. Et puis, au fond, tu sais, j'ai toujours eu un vieux béguin pour toi… Au revoir, mon petit Gaston.

GASTON.

Au revoir !

*Elle sort.*

## SCÈNE VI

### GASTON, MAXIME.

*Resté seul, Gaston se remet au travail. — Un grand temps. — Puis Maxime ouvre la porte avec précaution et entre sur la pointe des pieds. Il inspecte la pièce en ayant l'air de chercher quelque chose, au bout d'un instant son regard croise celui exaspéré de Gaston.*

MAXIME.

Ne te fâche pas mon vieux, je viens chercher mon chapeau… je ne peux pourtant pas m'en aller sans chapeau.

*Il ramasse son chapeau, le brosse et se dirige vers la porte toujours sur la pointe des pieds. A ce moment résonnent des accords de piano.*

GASTON, ferme son manuscrit violemment et se lève en explosant.

Le piano, maintenant !... Ça manquait. (A Maxime qui ouvre la porte pour sortir.) Oh ! Tu peux rester, j'ai fini de travailler.

MAXIME.

Grand merci ! Je reviendrai quand tu seras plus serein.

GASTON, en regardant par la fenêtre.

Tu vas être trempé.

MAXIME.

Ah ! Il pleut fort ? (Rebroussant chemin.) De deux orages il faut choisir le moindre ; tu tonnes, mais tu ne mouilles pas... Je demeure. (Un temps.) Te rends-tu compte, mon bon Gaston, que tu deviens tout à fait odieux ?

GASTON.

Oui.

MAXIME.

Si tu n'étais pas l'amant de ta maîtresse... il y a beau temps que j'aurais oublié le nom de ta rue.

GASTON.

C'est un rien.

MAXIME.

Mais si sincère... Il faut être l'ange de douceur qu'est Francine, avoir comme elle, l'amour chevillé au cœur, pour te supporter... Tu mériterais bigrement qu'elle te trompe.

GASTON.

Avec toi ?

MAXIME.

Parbleu! C'est sous-entendu.

GASTON.

Tu ferais ça?

MAXIME.

Plutôt deux fois qu'une.

GASTON.

Toi? un ami?

MAXIME.

Ah! si elle avait voulu. L'amitié a des limites... D'ailleurs, j'ai un principe en la matière : chacun pour soi, les femmes pour tous.

GASTON.

Il est élégant.

MAXIME.

Il est humain. Tout le monde le met en pratique, si peu de gens en conviennent. Moi, au moins, j'ai le mérite de la franchise.

GASTON.

Du cynisme.

MAXIME.

Mettons. Malheureusement, elle tient à toi comme la coquille à l'huître, comme l'arabe à son cheval, et comme tu tiens à elle...

GASTON.

Mais oui, c'est entendu, je l'aime, elle m'aime, nous nous aimons... Seulement, encore un mois de ce bel amour et nous en arriverons à nous lancer la vaisselle à la tête. Nous avons déjà eu une scène tout à l'heure.

MAXIME.

Ah!

GASTON.

Oui.

MAXIME.

Ça n'a rien de sensationnel.

GASTON.

C'était la première.

MAXIME.

Ça ne sera peut-être pas la dernière.

GASTON.

Si c'est tout ce que tu trouves pour me consoler.

MAXIME.

Que veux-tu?... Je te plains... Seulement je prends ton mal en patience... Je ne peux cependant pas m'abîmer dans la douleur parce que tu t'es disputé avec ta maîtresse. Tu n'es pas le premier à qui ça arrive, c'est un des incidents quotidiens et nécessaires de la vie en ménage. Elle serait trop monotone sans ça. Il y a des jours où l'on s'arrache les cheveux, des nuits où on se passe la main dedans et ça fait encore une moyenne très sortable.

GASTON.

Il s'agit bien de scènes, de disputes, de querelles.

MAXIME.

De quoi s'agit-il, alors? Dis-le. Qu'y a-t-il?

GASTON.

Il y a que l'existence que je mène est odieuse, infernale, intolérable,

MAXIME.

Parce que ?

GASTON.

Parce que... Tu ne peux pas comprendre, toi. Tu vas aimer en ville, et quand tu as fini, tu prends ta canne, ton chapeau, tu allumes une cigarette, et tu rentres chez toi, tranquillement, sans plus penser à rien.

MAXIME.

Ça dépend.

GASTON.

Tu ne peux pas te rendre compte, toi, de l'infinie béatitude qu'on doit goûter à se sentir, de temps en temps, seul, dans un lit ; à avoir, quelquefois, la faculté de se taire quand on n'a pas envie de parler ; d'éternuer sans entendre dire aussitôt : « à tes souhaits, » et de pouvoir, de loin en loin, se plonger dans un bain de solitude. Il y a des embarras de cœur comme il y a des embarras d'estomac, des indigestions d'amour. J'en ai une et carabinée, je te jure.

MAXIME.

Il te faudrait une purgation sentimentale.

GASTON.

Il me faudrait tout simplement un souffle d'air, un peu d'espace, un brin de liberté, faute de quoi je ne me donne pas quinze jours pour avoir pris en grippe Francine que j'aime pourtant très sincèrement, et très profondément.

MAXIME.

En somme, si j'ai bien saisi, Francine est la perle des maîtresses, tu es le phénix des amants,

vous devriez donc mariner dans la félicité et vous ne marinez pas.

GASTON.

Pas pour un sou.

MAXIME.

On a déjà vu ça. Ces dissentiments ne sont pas rares. Je me souviens d'un cas!!! Tiens! Louis XVI...

GASTON.

Faut il rire?

MAXIME.

Pas du tout, je parle très sérieusement... Eh bien, Louis XVI était un brave homme de roi qui aimait bien son peuple, au fond. Son peuple était un brave peuple qui aimait bien son roi, au fond... Ils ont quand même fini par se brouiller... Question de régime.

GASTON.

Merci pour l'anecdote... je la connaissais. Tu ferais mieux de me donner un conseil.

MAXIME.

Je t'ai cité un exemple, c'est déjà pas mal. Profite des enseignements de l'histoire... paie-toi une petite révolution.

GASTON.

C'est-à-dire?

MAXIME.

Garde le tyran, mais supprime la tyrannie.

GASTON.

Le peuple, pour se débarrasser de la tyrannie, a dû sacrifier le tyran.

MAXIME.

L'opération est délicate.

GASTON, au domestique qui entre.

Qu'est-ce que c'est ?

JOSEPH.

Mademoiselle Farjeux.

GASTON.

Faites entrer... [C'est Babette Farjeux du « Vaudeville. »

MAXIME.

Je te laisse.

GASTON.

A quand ?

MAXIME.

A tout à l'heure, si tu es là. Je reviens chercher Francine, nous sortons ensemble. Au revoir.

Maxime sort.

## SCÈNE VII

### GASTON, BABETTE

BABETTE, entrant par la porte du fond.

Bonjour ! cher auteur. Avez-vous travaillé pour moi ?

GASTON.

Vous voyez, Mademoiselle, je suis en train. Je n'ai pas encore tout à fait terminé. Je suis désolé, c'est la deuxième fois que je vous dérange.

BABETTE.

Je vous assure que ça n'a aucune importance... aucune.

GASTON.

Je n'ai plus que deux ou trois répliques à recopier. D'ailleurs, je vous ferai porter votre rôle.

BABETTE.

Mais non, mais non. J'attendrai, j'aime mieux ça, je suis plus sûre de l'avoir.

GASTON.

Comme vous voudrez. Alors, je vous demande cinq petites minutes de patience.

BABETTE.

Je vous les accorde. (*Elle s'assied. Un temps.*) Etes-vous content? Ça va maintenant?

GASTON.

Je crois.

BABETTE.

Cette scène qui ne marchait pas?

GASTON.

Elle file.

*Un temps.*

BABETTE.

Il est très joli votre cabinet de travail.

GASTON.

Vous trouvez?

BABETTE.

Il donne l'impression d'une pièce confortable. On sent que c'est le coin qu'on habite, celui où on se plaît.

GASTON.

C'est vrai... D'abord, moi, je ne suis pas exigeant... un fauteuil et des bouquins... Là, j'ai fini... Voici Mademoiselle.

BABETTE.

Merci... Si vous venez au théâtre, je vous emmène.

GASTON.

Pas tout de suite. J'ai encore un peu à travailler.

BABETTE.

Le troisième acte?

GASTON.

Oui.

BABETTE.

Où en est-il?

GASTON.

A toute extrémité. Dans une heure, votre patron en aura pris possession.

BABETTE.

Et la lecture?

GASTON.

Demain, sans doute, avant la répétition.

On entend chanter.

BABETTE.

C'est mademoiselle Fernay qui chante?

GASTON.

Oui.

BABETTE.

Vous vivez tout à fait ensemble? Je crois.

GASTON.

On ne peut davantage

BABETTE.

D'ailleurs, ça se voit. . On perçoit, au premier coup d'œil la présence d'une femme ici

GASTON.

Il y a du désordre ?

BABETTE.

Méchant!... Non, mais tout est arrangé d'une façon très particulière et très féminine. Il n'y a qu'une femme pour disposer, de telle manière, des bouts de dentelles dans tous les coins, et il n'y a qu'une maîtresse attentionnée et amoureuse, pour laisser se mourir une rose sur la table de travail de son amant. Elle est délicieuse, mademoiselle Fernay, paraît-il ?

GASTON.

Vous ne la connaissez pas ?

BABETTE.

Non... je ne me souviens pas de l'avoir vue ailleurs qu'à la scène, où, du reste, elle m'a semblé, en effet, tout à fait charmante.

GASTON.

Il est étrange que vous ne vous soyez jamais rencontrées.

BABETTE.

Oh ! vous savez, moi, je sors très peu... Je profite des rares heures de loisir que me laisse mon théâtre pour rester chez moi... Et puis, j'ai un ami... Je suis très fermée... je suis comme vous.

GASTON.

Je vous assure que je ne suis pas cloitré.

A ce moment, Francine entre.

FRANCINE, à Gaston.

Oh ! je te demande pardon, je te croyais seul.

(Les deux femmes échangent un salut ; puis Francine sort.)

BABETTE, [illegible].

Pas choisi... simplement surveillé... Au revoir. Je me sauve. Je serais navrée de vous occasionner une scène de ménage... À tantôt, pour la répétition. Vous venez, n'est-ce pas ?

GASTON, [illegible].

Certainement, à tout à l'heure.

## SCÈNE VIII

GASTON, puis FRANCINE. Gaston, d'abord seul, arpente la pièce avec agitation, puis il prend des manuscrits qu'il commence à couper dans un journal avec des gestes rageurs.

FRANCINE, entrant.

Mon chéri, je suis désolée de t'avoir dérangé...

GASTON.

Console-toi, je n'en suis plus à un dérangement près.

FRANCINE.

Que veux-tu dire ?

GASTON.

Exactement ce que je dis. J'ai mis quelque temps à me faire à l'idée que cette pièce de l'appartement, que je considérais comme mon cabinet de travail, était en réalité un passage, une salle d'at-

tente, un parloir... mais maintenant j'en ai pris mon parti. Je me tiens à mon bureau comme un fonctionnaire derrière son guichet, et j'en suis quitte pour ne travailler qu'aux courts instants où le public daigne me laisser tranquille, c'est-à-dire, rarement.

FRANCINE.

Tu avoueras que ce n'est pas de ma faute si mademoiselle Babette Farjeux...

GASTON, l'interrompant.

Il ne s'agit pas de mademoiselle Babette Farjeux, qui est restée cinq minutes et qui, d'ailleurs, avait à me parler ; il s'agit... Et puis, à quoi bon ? Je suis résigné.

FRANCINE.

Résigné ? A quoi ? Vraiment, avec tes récriminations répétées, ta mauvaise humeur perpétuelle, tes sous-entendus singuliers... il semblerait que je te rende la vie impossible ! Nous n'allons pas, j'imagine, recommencer la scène de tout à l'heure.

GASTON.

Non, non, ne la recommençons pas... ne la recommençons jamais... C'est mon vœu le plus cher... Seulement, pour qu'il se réalise, je n'entrevois guère qu'un moyen.

FRANCINE, très vivement.

Lequel ?

GASTON.

Ne te bouleverse pas. Je t'assure qu'il n'a rien de terrible : il est au contraire très sensé, très raisonnable, et je crois, très nécessaire.

FRANCINE.

Lequel ?

GASTON.

Écoute-moi avec un peu de calme.

FRANCINE.

Je t'écoute.

GASTON.

Eh bien ! voici... Je commence par te répéter encore que je t'aime... que je t'aime de tout mon cœur. J'espère que tu n'en doutes pas ?

FRANCINE.

Après ?

GASTON.

Seulement... j'ai constaté, et tu l'as constaté comme moi, que nous n'avions plus la sérénité de caractère des premiers temps.

FRANCINE.

Dis que toi tu ne l'as plus, ça sera plus exact.

GASTON.

Si tu veux. Quoi qu'il en soit, pour une raison ou pour une autre, par ma faute ou par la tienne, peu importe, l'existence n'est plus aussi uniformément radieuse qu'elle l'était... Nous avons eu tout à l'heure un entretien significatif... Nous n'en sommes encore qu'aux mots de reproches...

FRANCINE.

De reproches ?

GASTON.

De reproches très tendres si tu veux, mais enfin de reproches, aux premiers symptômes de la jalousie...

FRANCINE.

Tu rêves?

GASTON.

Mais non, je ne rêve pas... tu viens de lancer une insinuation caractéristique au sujet de Babette Farjeux. Eh bien! crois-moi. N'attendons pas, pour aviser, d'en être venus aux mots pénibles, aux mots amers... il serait trop tard... J'ai beaucoup réfléchi depuis quelque temps, et j'en suis arrivé à considérer, que dans l'intérêt même de notre amour, nous devrions avoir la sagesse de...

FRANCINE.

De?

GASTON.

D'éviter toutes les causes possibles de froissement... d'irritation.

FRANCINE.

Explique-toi plus clairement, je ne te comprends pas.

GASTON.

C'est que, ma petite Francine, j'ai si peur de m'exprimer gauchement... de ne pas rendre exactement ce que je voudrais dire... j'ai si peur surtout, que tu t'alarmes à tort, que tu interprètes mal ma pensée... que tu t'imagines des choses...

FRANCINE.

Je t'en supplie Gaston, parle, parle! Où veux-tu en venir?

GASTON.

A ceci... J'ai conscience que tout en nous aimant beaucoup, nous nous aimons très mal et que par là

façon défectueuse dont nous avons organisé notre vie, nous risquons de compromettre sottement des années et des années de bonheur.

FRANCINE.

Alors ?

GASTON.

Alors, je voudrais te soumettre une idée qui m'est venue.

FRANCINE.

Et cette idée ?

GASTON.

C'est que pour éviter tous les petits froissements, toutes les irritations légères qui résultent infailliblement d'un contact perpétuel et qui finiraient à la longue par s'envenimer, nous devrions... nous devrions disjoindre... un peu nos existences trop confondues, desserrer légèrement des liens qui par instant nous meurtrissent... Nous resterions les amants que nous sommes, c'est entendu... mais des amants qui auraient la possibilité de river à l'écart leur mauvaise humeur, et qui ne partageraient que les heures aimables.

FRANCINE.

Enfin ! voilà donc qui est clair, et cette fois, j'ai compris. Pour te résumer, nous vivrions chacun de notre côté, sauf à nous rapprocher quand le besoin s'en ferait sentir. Je ne serais plus la maîtresse pour qui l'on a de l'amour... mais la femme avec qui l'on fait l'amour... de temps en temps, de moins en moins, jusqu'au dégoût complet.

GASTON.

Mais non.

FRANCINE.

Mais si, mais si... C'est ce que tu viens de dire, avec un peu plus de formes, j'en conviens.

GASTON.

Tu n'as pas compris, faute d'une pinte de sang-froid, un mot de ce que je t'ai sans doute mal expliqué, faute d'un peu d'adresse... Il n'est pas question... il ne peut pas être question de séparation, par la raison unique mais péremptoire que je t'aime.

FRANCINE.

Je n'ai plus la foi.

GASTON.

Tu as tort... je t'aime.

FRANCINE.

Et c'est pour ça que je m'en vais. Ça se chante.

GASTON.

Quand on a le cœur à chanter.

FRANCINE.

Ou quand on ne veut pas pleurer... Mon pauvre Gaston, tu me fais de la peine. Tu te donnes un mal fou pour opérer ta retraite, alors qu'il serait si simple de me dire : « Ma petite Francine, je te suis reconnaissant des quelques mois que nous avons vécus ensemble, mais sincèrement, j'en ai assez ». Nous nous embrasserions très tendrement, nous nous quitterions très bons camarades... et ce serait fini... Il ne te faudrait pour ça qu'une seconde de courage. D'ailleurs, si ce sont les mots de rupture qui te coûtent, sois tranquille, c'est moi qui les prononcerai... Moi aussi, j'en ai assez... Je sais-

lasse à la fin de l'attitude que j'ai et du rôle que je joue. Je suis écœurée d'être la mendiante d'amour, le crampon qui spécule sur la compassion ; tu ne m'aimes plus et je t'aime, tant pis pour moi, ce sont les risques professionnels ; un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut bien que cela finisse. Mieux vaut tout de suite ; franchement, c'est plus propre.

GASTON.

Ah ! ça, Francine, tu perds la tête, ma parole. Tu t'emballes, tu t'emballes !

FRANCINE.

Qu'as-tu à me reprocher ? J'ai beau chercher, vraiment, je ne trouve pas. Il me semble avoir toujours été moins ta maîtresse que ta servante, plus souvent à tes pieds qu'à tes lèvres.

GASTON.

Je ne te reproche rien. Je reconnais au contraire, que c'est moi, uniquement moi, qui suis fautif. J'ai le tort d'être sujet à des crises de maussaderie et de mutisme, que seule, la solitude peut apaiser.

FRANCINE.

Tu n'avais qu'à le dire, je t'aurais, à ces moments-là, laissé tranquille et solitaire. Allons donc ! tout ça n'est pas sérieux, il y a autre chose

GASTON.

Mais oui ! Il y a des multitudes de minuscules autres choses, si minuscules même qu'elles échappent en ce moment à mon esprit, et qu'elles sembleraient ridicules si je les énonçais isolément, mais qui, à la longue, l'une s'ajoutant à l'autre, finissent par former un faisceau de petites contrariétés qui

me rendraient, d'ici peu, la vie que nous menons odieuse, insupportable... Tiens! un exemple entre mille : il ne m'a pas été possible aujourd'hui de travailler une seconde ; on m'a dérangé continuellement... d'abord Maxime... puis Pauline... Enfin, toi.

FRANCINE.

Moi? C'est violent.

GASTON.

Mais oui, tu as fait de la musique à côté.

FRANCINE.

Je suis bien obligée d'en faire, c'est mon métier.

GASTON.

D'accord. Cela prouve simplement que l'exercice de ta profession empêche celui de la mienne... C'est inouï que tu ne comprennes pas ça.

FRANCINE.

Mais c'est tout notre bonheur que tu veux sacrifier.

GASTON.

Mais non. Seulement, je me rends compte qu'il est indispensable de faire la part du feu si nous voulons sauver le reste.

FRANCINE.

Le reste, le reste... Je me moque bien du reste. Mais ce sont ces instants que tu veux m'arracher qui... me font... mais c'est tout mon bonheur, à moi, de vivre dans ton ombre, de savoir que je n'ai qu'une porte à ouvrir pour te voir, pour t'embrasser. Qu'est-ce que je deviendrai quand tu ne seras plus là?... Mais non, c'est impossible! C'est fou!

C'est fou ! ce que tu me proposes. Tu ne comprends donc pas que lorsqu'on a été les amants que nous sommes, on ne peut pas devenir ceux que nous serions.

GASTON.

Tu es de la meilleure foi du monde ; mais tant qu'il n'y aura qu'une porte entre nous... tu l'ouvriras... et moi aussi, je l'ouvrirai... Allons ! soyons sages. Ça n'est pas bien terrible ce que je te propose. Qu'y aura-t-il de changé dans notre existence ? presque rien. J'aurais mon coin, à moi, voilà tout.

FRANCINE, *douloureuse.*

Voilà tout.

GASTON.

Je m'installerais dans les environs, tout près, rue de Rivoli, par exemple ; j'ai vu justement un petit appartement à louer.

FRANCINE.

Ah !

GASTON.

Un cinquième, au coin de la rue d'Alger. J'ai remarqué ça en passant, il y a une huitaine de jours. Deux pièces en tout, mais baignées de jour et de soleil. Une vue ! les Tuileries, la Seine, c'est admirable. Et un calme ! un calme !

FRANCINE, *vivement.*

Tu as visité ?

GASTON.

Oui. Je te fabriquerais des chefs-d'œuvre là-dedans.

FRANCINE, *résignée.*

En effet, tu as peut-être raison.

GASTON.

Bravo ! te voilà raisonnable.

FRANCINE, se contenant avec peine.

Tu sais qu'il est cinq heures. Si tu dois être au théâtre...

GASTON.

C'est vrai, je n'en ai pas pour longtemps. Je vais et je reviens.

*Il sort. Francine le regarde partir puis elle s'effondre en sanglotant.*

Rideau.

# ACTE QUATRIÈME

Même décor.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

### SALOMÉ, UN MAITRE D'HOTEL.

Le maître d'hôtel est costumé de façon grotesque. Il a la tête recouverte d'un cartonnage disposé de telle manière que la perruque est du côté du visage et que le masque, en conséquence, se trouve être sur la nuque. Pour le surplus, il est revêtu de l'habit noir traditionnel. Mais toutes les pièces du vêtement doivent être mises à rebours, le dos de la chemise, du gilet, de l'habit, venant s'appliquer sur la poitrine du personnage et vice-versa.

SALOMÉ, au maître d'hôtel.

Tournez... avancez... reculez... (Riant.) C'est tordant, cette idée qu'a eue madame! Vous serez tous habillés comme ça pour servir. Il y a de quoi affoler les invités.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Et les maîtres d'hôtel, donc... Si vous croyez qu'on est à son aise, là dedans.

SALOMÉ.

Pour être beau, il faut savoir souffrir... Ah! maintenant que je vous explique... Ici, ce sera le fumoir; c'est ici qu'on préparera le café et les liqueurs.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Bon.

SALOMÉ.

Le souper, par petites tables, naturellement: dix tables de dix, six dans la salle à manger, quatre dans la galerie.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

A quelle heure?

SALOMÉ.

Les invitations portent: « Souper à minuit et demi... » On servira probablement vers deux heures.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Bien.

SALOMÉ.

Je crois que je n'ai plus rien à vous dire... Si vous avez quelque chose à me demander, vous n'avez qu'à m'appeler, je ne bouge pas.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Parfait!

*Coup de sonnette.*

SALOMÉ.

On sonne, allez ouvrir.

*Il sort.*

## SCÈNE II

SALOMÉ, puis VALLIER.

*Au moment où le domestique sort, sonnerie au téléphone.*

SALOMÉ.

Allons, bon ! le téléphone... Encore des raseurs. Allô !... Non, monsieur. M. Lagarde n'est pas là... Ah ! Je ne pourrais pas vous dire... d'ailleurs M. Lagarde n'habite plus ici... Mais depuis trois semaines... 272, rue de Rivoli... de rien... (*A Vallier qui entre.*) Tiens, monsieur Vallier ! Bonjour monsieur Vallier.

VALLIER.

Bonjour Salomé... Mademoiselle Fernay est là ?

SALOMÉ.

Non.

VALLIER.

Ah !... Flûte !... A quelle heure rentre-t-elle d'habitude ?

SALOMÉ.

D'habitude, tard... Depuis que M. Gaston s'est mis dans ses meubles, mademoiselle ne moisit pas dans les siens... mais aujourd'hui avec notre souper costumé, elle doit bien penser qu'on a besoin d'elle, et j'imagine qu'elle ne tardera pas.

VALLIER.

Je vais toujours attendre un peu.

SALOMÉ.

Vous verrez ce qu'elle sera chic, ce soir, mademoiselle... Elle s'est fait faire deux costumes... on en jasera... Il y a quinze jours qu'elle trotte pour ça... Mais c'est tapé... c'est pas de la pelure du Temple.

VALLIER.

Elle va bien, votre maîtresse ?

SALOMÉ.

Très bien... Et la vôtre ?

VALLIER.

La mienne ?... Jane ?

SALOMÉ.

Bien sûr, Mademoiselle d'Arras.

VALLIER.

Ah ! bon... Parlons-en !...

SALOMÉ.

Je veux bien.

VALLIER.

C'est une jolie rosse !

SALOMÉ, riant.

Vous ne dites pas ce que vous pensez.

VALLIER.

Pas tout à fait... C'est un petit chameau !

SALOMÉ.

Allons bon !... Qu'est-ce qu'il y a encore ?

VALLIER.

Ce qu'il y a ?... Non !... ce serait trop long.

SALOMÉ.

J'ai le temps.

VALLIER.

Et puis... ça ne vous regarde pas.

SALOMÉ.

C'est bien pour ça que ça m'intéresse.

## SCÈNE III

### Les Mêmes, PAULINE DELANNOY.

PAULINE DELANNOY, appelant à la cantonade.

Salomé !

SALOMÉ.

Tiens ! Madame Delannoy !

PAULINE DELANNOY, entrant, portant sous son bras un cheval à jupe et des paquets.

Je n'en peux plus!... Oh ! du monde !... Non, c'est Vallier.

VALLIER, riant.

Qu'est-ce que vous trainez, là ?

PAULINE DELANNOY.

Faut pas le dire... Ce sont mes frusques... Je viens de chez le costumier... Je n'ai pas voulu emporter tous ces bibelots là chez moi, pour les rapporter ensuite... je m'habillerai ici. (A Salomé.) Vous n'avez pas un bout d'écurie pour mon coursier ?

SALOMÉ, riant.

Si... si... donnez.

Elle sort.

## SCÈNE IV

### VALLIER, PAULINE DELANNOY.

Pendant toute la scène, Vallier plie des journaux dépliés, remet des meubles à leur place, redresse des tableaux qui sont de travers.

PAULINE DELANNOY.

Ah! Je suis contente de te voir, mon petit Lucien.

VALLIER.

Pas tant que moi, ma bonne Pauline ; c'est le ciel qui t'envoie.

PAULINE DELANNOY.

Ça m'étonnerait... Il s'occupe si rarement de mes affaires.

VALLIER.

J'avais un mot à dire à Francine. Il est quatre heures, je n'ai pas le temps d'attendre plus longtemps. Tu vas te charger de ma commission... Tu lui expliqueras que je regrette infiniment, mais qu'il m'est impossible de venir ce soir.

PAULINE DELANNOY.

Non.

VALLIER.

Si.

PAULINE DELANNOY.

Et Jane?

VALLIER.

Je suppose qu'elle viendra, elle, c'est même pour ça que je ne viendrai pas, moi !

PAULINE DELANNOY.

Comprends rien du tout.

VALLIER.

C'est pourtant clair... Jane et moi... c'est cuit !

PAULINE DELANNOY.

Allons donc ! Qu'est-ce que tu me racontes ?

VALLIER.

La stricte.

PAULINE DELANNOY.

Depuis quand ?

VALLIER.

Depuis hier, pendant le dîner.

PAULINE DELANNOY.

Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a eu ?

VALLIER.

Pas grand'chose. Elle m'a tout simplement flanqué le gigot à la figure.

PAULINE DELANNOY.

Dis donc, mon petit Lucien, tu te fiches de moi.

VALLIER.

Oh ! parbleu... je sais bien... A le raconter comme ça, ça a l'air d'une blague...

PAULINE DELANNOY.

Un gigot ?

VALLIER.

Comme je te vois.

PAULINE DELANNOY.

Un vrai gigot?

VALLIER.

Qui pesait dans les cinq livres, cinq livres et demie.

PAULINE DELANNOY.

Un gigot... de mouton?

VALLIER.

Non... d'agneau.

PAULINE DELANNOY.

C'est moins grave.

VALLIER.

Évidemment... C'est égal, au premier abord, ça étonne... au second aussi, d'ailleurs.

PAULINE DELANNOY.

Mais enfin à quel propos? Pour quel motif?

VALLIER.

Sans raison, sans motif... J'ai la manie de fabriquer des petits totons avec de la mie de pain... c'est inoffensif, mais ça a le don d'agacer Jane; hier, le temps était à l'orage, ça l'a exaspérée... alors, v'lan!

PAULINE DELANNOY.

C'est prodigieux, cette aventure!... Eh bien, et toi, qu'est-ce que tu as fait?

VALLIER.

Sur le moment, rien... j'étais suffoqué.

PAULINE DELANNOY.

Et après?

VALLIER.

Après?... des excuses, parbleu!

PAULINE DELANNOY.

A la bonne heure!

VALLIER.

Oui, mais va te faire fiche!... la vue du sang qui coulait l'avait affolée.

PAULINE DELANNOY.

Du sang?

VALLIER.

Bien sûr, le sang du gigot. Elle s'est précipitée comme une furie dans son cabinet de toilette, je l'y ai suivie, elle a piqué une attaque de nerfs... J'ai vu le moment où j'allais recevoir sur le nez, le bain de pieds, le tub, le... Alors, j'ai pris mon chapeau et j'ai réintégré mon lit de jeune fille. Inutile d'ajouter que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, parce que lorsqu'on est accoutumé à entendre ronfler, et puis qu'on n'entend plus ronfler...

PAULINE DELANNOY.

Dame!... il vous manque quelque chose... C'est idiot, votre histoire.

VALLIER.

Evidemment, c'est idiot... sans compter que c'est extrêmement désagréable... parce qu'au fond, je l'aime bien, Jane. Et puis, voilà plus d'un an que nous étions ensemble... elle était faite à mes manies, à mes habitudes... Il va falloir que j'en mette au courant une autre... C'est assommant!

PAULINE DELANNOY.

Voyons, ça n'est pas sérieux!... Vous n'allez tout

de même pas vous fâcher pour une stupidité pareille... Je te demande un peu... la belle affaire !... Qu'est-ce qui n'a pas un gigot dans son existence ?

VALLIER.

Je ne peux cependant pas la reprendre de force.

PAULINE.

Ne t'occupe de rien... laisse-moi faire... Viens souper ici, ce soir, comme s'il ne s'était rien passé... pour le reste je m'en charge.

VALLIER.

Bon.

Il se dirige vers la porte.

PAULINE.

Dis donc, si par hasard, en t'en allant, tu rencontrais un gentil petit rang de perles...

VALLIER.

Tu crois ?

PAULINE.

Ce n'est pas indispensable... mais enfin c'est toujours une bonne chose.

VALLIER.

Bon... Au revoir... A ce soir... Bonjour à Francine.

PAULINE.

M[illegible]erai pas.

Sort Vallier.

## SCÈNE V

PAULINE, d'abord seule, puis FRANCINE, JANE D'ARRAS et SALOMÉ.

PAULINE.

Un gigot !... C'est inouï !... Après tout, ce sont peut-être ces petites choses-là qui attachent... (Prenant le menu sur le bureau.) Oh! oh!... « Menu... » J'adore cette littérature-là... (Lisant.) « Huîtres côtes rouges.... » (Parlé.) J'aime... (Lisant.) « Consommé glacé à la madrilène... Petites bouchées aux laitances de carpe... » (Parlé.) Petites bouchées... Je les mettrai doubles !.. (Lisant.) « Filets de poulardes aux pointes d'asperges. Mousse d'écrevisses à la Nantua... Truffes à la cendre... » (Parlé.) Je sens que j'aurai très faim... et puis je viendrai déjeuner demain... je raffole des restes.

Entrent Francine et Jane suivies de Salomé. Francine et Jane sont chargées d'un nombre incalculable de petits paquets.

FRANCINE, pendant tout le début de la scène très exubérante, très petite folle, à Pauline.

Tiens! Tu es là, toi?

JANE.

Bonjour Line.

PAULINE.

J'espère que vous en avez des bibelots.

JANE.

Ça n'est rien, il y en a plein la voiture... On

n'imagine pas le nombre de petites choses dont on a besoin quand on donne une soirée.

FRANCINE.

Débarrasse-toi... fourre tout ça dans le tablier de Salomé. (A Salomé.) Joseph est là?

SALOMÉ.

Oui, madame.

FRANCINE.

Dites-lui de descendre et de remonter tout ce qu'il y a dans l'auto.

SALOMÉ.

Bien, madame.

FRANCINE, la rappelant.

Salomé!

SALOMÉ.

Madame.

FRANCINE.

Où en est-on ici?... ça marche?

SALOMÉ.

Oui, madame.

FRANCINE.

Les électriciens ont fini?

SALOMÉ.

Oui, madame... les tapissiers aussi... Le salon, la galerie, la salle à manger, la chambre à coucher de madame sont complètement démeublées.

Salomé sort.

FRANCINE.

Vous entendez?... Il ne me reste même plus un lit où poser ma tête; aussi je vous préviens, à une

heure on ferme les portes et jusqu'à sept heures, personne ne sort.

JANE.

Ça va... C'est égal, tu t'en donnes un tintouin !...

PAULINE.

Pour un tas de mufles qui ne t'en sauront aucun gré.

FRANCINE.

Ce n'est pas pour les autres que je reçois... c'est pour moi. Ça m'amuse, ça m'amuse follement. Voilà quinze jours que je cours les magasins, les boutiques, les costumiers, que je prépare des surprises, que je combine des attractions... C'est passionnant !... Je suis navrée que ce soit déjà fini... Ça me manquera... Bah ! Je trouverai autre chose... vous me donnez deux minutes... ? Je vais enlever mon chapeau... Tu m'attends, Jane ?

JANE.

Oui. Oui.

*Sort Francine.*

## SCÈNE VI

### PAULINE, JANE D'ARRAS.

PAULINE.

Je te crois que ça lui manquera... Tout ça la grise, l'étourdit, l'empêche de penser... Mais le matin...

JANE.

Franchement, elle n'est pas à plaindre... Un

amant comme Gaston qu'on adore, qui vous aime et qu'on n'a pas tout le temps sur le dos... mais c'est l'idéal...

PAULINE.

C'est un idéal... pas le sien. (Lui passant le menu.) Dis donc tu as lu le programme?

JANE.

Non. (Lisant.) Intéressant.

PAULINE.

Peuh! un tas de petites bêtises... Tout ça ne vaut pas un bon gigot... Le gigot... voilà un plat... un plat de résistance.

JANE.

C'est bien lourd.

PAULINE.

Tu trouves?

JANE, riant.

Oui... Dis donc, tu as vu Lucien... Tu me fais marcher.

PAULINE.

Il n'y a pas de quoi rire, mademoiselle.

JANE, riant.

Si tu avais pu contempler sa bobine, tu te serais tordue... Il était pétrifié... Il est resté tout bête!...

PAULINE.

Parbleu!... Il y a de quoi.

JANE, même jeu.

Il me regardait ahuri sans bouger, sans rien dire... Il avait l'air d'un esturgeon qui fait du caviar.

PAULINE.

Ah! ça... qu'est-ce qui t'as pris? Qu'est ce que tu as eu?

JANE.

Un petit mouvement d'impatience parbleu!... Si tu crois que la vie est drôle avec ce type-là!... Faut pas compter sur de l'imprévu, ni lui demander de la fantaisie... C'est tous les jours les mêmes choses, aux mêmes heures... et en cadence... c'est pas un amant, c'est une pendule... C'est pas un homme c'est un métronome.

PAULINE.

Possible!... Mais c'est un métronome en or... et ça devient rare.

JANE.

Ne t'inquiète donc pas... Il a l'habitude du chemin qui mène chez moi... Je suis bien tranquille... il reviendra.

PAULINE.

Bien sûr qu'il reviendra... parce que c'est une poire!... C'est égal, faudrait pas abuser... En tout cas, voilà ce qui est convenu : il s'amène ici ce soir ; il ne voulait pas, mais je l'y ai décidé. Vous ne parlerez de rien, et puis vous rentrerez tous les deux et vous tâcherez de vous réconcilier... sérieusement.

JANE.

Quel jour sommes-nous?

PAULINE.

Mardi.

JANE.

Mardi. Ça va bien changer ses habitudes.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, FRANCINE

FRANCINE, rentrant.

Je savais bien que nous avions oublié quelque chose!... Ma petite Jane, tu vas me rendre un service.

JANE.

Tout ce que tu voudras.

FRANCINE.

En t'en allant, tu vas passer chez Gaston... Tu lui diras qu'il s'occupe des cigares.

JANE.

Bien... C'est tout?

FRANCINE.

Oui.

JANE.

J'y trotte... Au revoir... au revoir Pauline... A ce soir.

FRANCINE.

De bonne heure!... J'ai besoin de toi. On a toujours un tas de choses à faire au dernier moment.

JANE.

Entendu.

Elle sort.

## SCÈNE VIII

### FRANCINE, PAULINE, SALOMÉ.

SALOMÉ.

Madame a sonné ?

FRANCINE.

Etes-vous passée chez le coiffeur ?

SALOMÉ.

Oui, madame. Je lui ai rappelé qu'il devait être ici à onze heures.

FRANCINE.

Vous l'installerez dans mon boudoir, il y restera à la disposition des invités.

SALOMÉ.

Bien, madame.

FRANCINE.

Ah!... On enverra des fleurs pour garnir les tables, vous les mettrez au frais, qu'elles ne se fanent pas... Les costumes des maîtres d'hôtel sont arrivés ?

SALOMÉ.

Oui, madame.

PAULINE.

Les larbins seront costumés ?

FRANCINE.

Et comment!... Tu verras, c'est à mourir de

rire... Salomé aussi sera très chic... on va l'enlever! Et toi?... C'est drôle?

PAULINE.

Simple, mais de bon goût.

SALOMÉ.

Madame n'a plus besoin de moi?

FRANCINE.

Non... rompez!... (Sort Salomé. A Pauline.) Ah! mon vieux, la vie a tout de même du bon!... le tout est de savoir la prendre... C'est idiot de s'encroûter... on n'est pas jeune si longtemps.

PAULINE.

Parbleu!... Comment va Gaston?

FRANCINE.

Bien!... Je le suppose, du moins... hier il allait très bien.

PAULINE.

Allons! je me sauve.

FRANCINE.

Pourquoi?

PAULINE.

Il faut que je sois à cinq heures chez Yvonne. J'ai juste le temps.

FRANCINE.

Lâche-la.

PAULINE.

Je ne peux pas. Elle m'a fait dire encore ce matin par sa femme de chambre qu'elle comptait absolument sur moi.

FRANCINE.

Et après ?... Ce n'est pas tous les jours fête. Je t'assure que si elle ne chante pas aujourd'hui, ses voisins s'en consoleront... sans compter que de temps à autre le vinaigre a besoin de se reposer.

PAULINE.

Il ne s'agit pas de chanter... Yvonne a des cors aux pieds qui la font horriblement souffrir.

FRANCINE, boudant.

Tu n'es pas gentille.

PAULINE.

Mais si, je suis gentille ; c'est toi qui n'es pas raisonnable. Allons! au revoir ! (Elle fait une fausse sortie, puis revient sur ses pas.) Je savais bien que j'avais quelque chose à te dire... J'ai vu Satigny tout à l'heure.

FRANCINE, indifférente.

Ah !

PAULINE.

Oui... Il m'a parlé de toi.

FRANCINE.

Je m'en doute... Le requin qui guette sa proie... Dis-lui de repasser, ce n'est pas encore le moment.

PAULINE.

Tu le lui diras toi-même. Il doit venir te voir.

FRANCINE.

Il peut s'éviter la course, je ne le recevrai pas.

PAULINE.

Tu auras tort.

FRANCINE.

C'est possible.

PAULINE.

Ça ne t'engagerait pas à grand chose et tu ferais une bonne action. Si tu le voyais, tu te laisserais attendrir. Il est pitoyable, le pauvre homme... il a une mine... il est changé...

FRANCINE.

Est-ce qu'il aurait vieilli, par hasard ?

PAULINE.

Ne plaisante pas... Je t'assure qu'il a pour toi, je ne dirai pas de l'amour, mais une tendresse vraiment touchante... il ne s'habitue pas à ne plus te voir... il est inconsolable...

FRANCINE.

Raconte ça à d'autres... On se console de tout quand on veut...

PAULINE.

D'accord... mais enfin... ne serait-ce que dans ton intérêt, il me semble...

FRANCINE.

Ne t'inquiète pas de ça... Gaston fait bien les choses... Je suis une femme très bien entretenue... Entretenue par Gaston !... C'est à mourir de rire ! (Elle éclate de rire, d'un rire nerveux qui dégénère en sanglots.) Va-t-en ! Va-t-en ! laisse-moi... mais va-t-en donc !

Pauline appelle Salomé et sort.

## SCÈNE IX

### FRANCINE, SALOMÉ.

SALOMÉ.

Madame n'est pas raisonnable... Madame ne devrait pas se mettre dans des états pareils.

FRANCINE, violemment.

Voulez-vous me laisser tranquille... Je ne vous ai pas appelée... Allez-vous-en !

Sort Salomé.

## SCÈNE X

### FRANCINE, seule d'abord, puis MAXIME.

Francine se calme peu à peu, se tamponne les yeux, va se regarder à la glace et se pomponne un peu. Sur ces entrefaites, Salomé frappe timidement à la porte.

FRANCINE.

Qu'est-ce que c'est ?

SALOMÉ.

M. Maxime.

FRANCINE, indifférente.

Qu'il entre !

MAXIME, entrant.

Bonjour !

FRANCINE, bourrue.

Bonjour!

MAXIME.

Donnez la main à baiser... faites risette au monsieur.

FRANCINE.

Ah! ne m'agacez pas! Je suis de mauvaise humeur.

MAXIME.

Vous avez tort de le dire, on ne s'en douterait pas.

FRANCINE.

Je vous en prie, Maxime.

MAXIME.

Ne vous fâchez pas, je plaisante. Pas de chance! Moi qui justement étais tout à la joie.

FRANCINE.

Mon pauvre ami, vous feriez mieux de vous en aller, parce qu'aujourd'hui je ne suis pas à l'unisson.

MAXIME.

Vous vous y mettrez... ou je vous y mettrai...

FRANCINE.

J'en doute.

MAXIME.

Voyons! Qu'est-ce qu'il y a? On vous a fait des misères?

FRANCINE.

Non.

MAXIME.

Eh bien ?

FRANCINE.

Rien... J'ai mal aux nerfs... tout simplement.

MAXIME.

Je connais un remède infaillible.

FRANCINE.

Encore !... Je croyais que nous nous étions définitivement expliqués sur ce sujet.

MAXIME.

Bien ! bien ! Je n'insiste pas ! Alors prenez de la fleur d'oranger... Evidemment, c'est moins bon... mais c'est encore très recommandé... (Un temps.) Vous dites ?

FRANCINE.

Rien.

MAXIME.

Ah ! J'avais cru... On est fâché tous les deux ?

FRANCINE.

Non.

MAXIME.

Tant pis !

FRANCINE.

Pourquoi ?

MAXIME.

Tiens, parbleu ! parce qu'on se serait raccommodé.

FRANCINE.

Et après ?

MAXIME.

Après? je ne sais pas, moi, je ne prévois pas les bonheurs de si loin. En tout cas, on aurait toujours eu la ressource de se refâcher.

FRANCINE.

Quel enfant vous faites!

MAXIME.

Dites plutôt quel enfant je voudrais faire.

FRANCINE.

Vous trouvez ça drôle?

MAXIME.

Assez... Vous aussi d'ailleurs. Laissez-vous donc aller franchement. On devine le sourire derrière vos lèvres, comme on sent quelquefois le soleil derrière les nuages. Déridez-vous. Pour vous voir rire, je ne sais pas ce que je donnerais... un œil... une main

FRANCINE, *repoussant la main droite qu'il avance.*

Si j'étais sûre que ce soit la droite.

MAXIME, *avançant la main gauche.*

Vous n'y gagneriez rien... je suis gaucher.

FRANCINE.

Allons! Maxime, soyez sage!

MAXIME.

Soyons-le, Francine... nous sommes jeunes, nous sommes beaux... il faudrait être fous...

FRANCINE.

Je vous jure que si vous ne finissez pas, je vous cède la place.

MAXIME.

Sans vous, elle manquerait de charmes, j'aime encore mieux finir.

FRANCINE.

Allez-vous en de là, c'est plus sûr.

MAXIME.

Où dois-je m'asseoir ?

FRANCINE.

Où vous voudrez... il ne manque pas de siéges. (Maxime se dispose à s'asseoir dans le fauteuil devant le bureau de Gaston.) Non... non... pas là !..

MAXIME.

C'est juste !... A quoi pensais-je grands dieux !... J'allais profaner l'autel de l'Idole.

FRANCINE.

La facétie n'est pas drôle... sans compter qu'elle est déplacée.

MAXIME.

C'est surtout moi qui ne suis pas à ma place, ici, dans cette chapelle de la constance, dans ce musée des reliques.

FRANCINE.

Par exemple ! mon cher, vous m'amusez ! Qui vous oblige à y venir ?

MAXIME.

Pas vous, c'est une justice à vous rendre.

FRANCINE.

Il y a des plaisanteries qui me déplaisent.

MAXIME.

Je vous demande pardon. Je me suis laissé aller

à un peu d'ironie, bien excusable, en somme, et qui n'est, à tout prendre, qu'un hommage indirect et une preuve d'amour.

FRANCINE.

De l'amour, vous ? Allons donc ! du désir, peut-être...

MAXIME.

C'est bien pareil, allez... l'amour n'est autre chose qu'un désir qui dure.

Un temps pendant lequel il fouille comiquement dans toutes ses poches.

FRANCINE.

Qu'est ce que vous cherchez ?

MAXIME.

Un rameau d'olivier, l'emblème de la paix... Comme c'est bête ! On devrait toujours en avoir un sur soi. (Se mettant à genoux.) Voyez comme je suis humble... j'implore ma grâce à deux genoux.

FRANCINE.

Je vous l'accorde, si vous me promettez de ne plus recommencer.

MAXIME.

Je vous le promets.

FRANCINE.

Alors, relevez-vous.

MAXIME, avançant sa joue.

Signez d'abord.

FRANCINE.

Voyons ! Maxime, vous êtes fou !

MAXIME.

Signez, ou je recommence ! Signez... signez...

FRANCINE.

Vous êtes odieux!... (L'embrassant.) Tenez!... pour avoir la tranquillité.

## SCÈNE XI

### FRANCINE, MAXIME, GASTON.

Au moment précis où Francine embrasse Maxime, Gaston entre. Stupéfait, mais très calme, il s'arrête sans un mot, puis il va poser son chapeau sur un meuble.

FRANCINE, à Maxime.

Allez-vous en.

MAXIME, toujours à genoux, aperçoit Gaston. Il se relève en riant et se dirige vers lui.

Mon vieux...

GASTON, l'interrompant

Ah! non... Tu rentres chez toi?

MAXIME.

Oui... J'y resterai jusqu'à six heures... Ensuite, j'irai au cercle... J'y dînerai.

GASTON.

C'est bien!

MAXIME, sortant.

C'est idiot! C'est idiot!

## SCÈNE XII

### FRANCINE, GASTON.

GASTON.

Je me doute de ce que tu vas me dire... Les apparences te condamnent, mais tu n'en es pas moins irréprochable.

FRANCINE.

A quoi bon?... Tu ne me croirais pas... Et puis, vois-tu, j'en ai tellement assez de cette agonie d'amour... douloureuse pour moi... et dégradante pour nous deux, que ça m'est presque un soulagement de penser qu'il ne peut plus désormais rien y avoir de commun entre nous... Tiens!... quitte-moi!... va-t'en!... et que ça finisse!

GASTON.

Que ta volonté soit faite!... Ça va finir... C'est égal, tu peux te vanter de m'avoir procuré une stupéfaction profonde... J'ai été tellement suffoqué, tout à l'heure, en vous apercevant comme ça tous les deux, que je suis resté un instant sans me rendre compte si j'allais éclater de colère ou de rire (Riant.) C'est le rire qui l'a emporté!... Maxime!... Parbleu!... lui, il était dans son rôle... Il ne dissimulait d'ailleurs, ni ses sentiments, ni ses intentions... Mais toi... toi qui prétendais déborder de tendresse et d'amour; qui, pas plus tard qu'il y a [illegible], parlais encore la grande passion, le [illegible]...

FRANCINE.

J'étais sincère, tu le sais bien.

GASTON.

Allons donc! Comédie!

FRANCINE.

Tais-toi!... ce que tu dis là est infâme. Je t'ai aimé ardemment, passionnément, loyalement! Tu ne peux pas, et tu n'as pas le droit d'en douter... tant que tu m'as donné l'illusion d'un peu de tendresse... Et je t'aime encore, malgré tout. Car les caresses, que tu me paies maintenant, ne sont pourtant pas celles que l'on vend, mais de celles que l'on donne, de tout son cœur, de tout son corps, de tout son être...

GASTON.

Parbleu! Tu m'as trompé par amour.

FRANCINE.

Je ne t'ai pas trompé.

GASTON.

Répète un peu, pour voir.

FRANCINE.

Je ne t'ai pas trompé.

GASTON.

Je te jure que c'est comique.

FRANCINE.

C'est possible, mais c'est vrai.

GASTON.

Allons, trouve autre chose. Dis-moi que tu as eu un moment de dépit, d'aveuglement, de folie... Dis-moi n'importe quoi... mais...

FRANCINE, *l'interrompant.*

Je dis ce qui est... Crois-moi, ne me crois pas, peu m'importe! Je t'assure que je n'ai le désir de spéculer ni sur ta crédulité, ni sur un restant d'amour: c'est cassé, bien cassé. Il y a entre nous trop de choses irréparables et de paroles définitives... Pourquoi t'aurais-je trompé, d'ailleurs? Si je ne t'avais pas aimé... Et puis... à quoi bon?... tu ne comprendrais pas. Nous ne parlons plus la même langue depuis le jour où tu m'as comblée d'argent, quand je ne te demandais qu'un peu d'affection.

GASTON.

S'il te brûlait les mains, il ne fallait pas l'accepter.

FRANCINE.

Il ne te manquait plus que de me le reprocher!... Tiens! va-t-en! va-t-en!... Ça vaudra mieux que d'échanger des mots amers.

GASTON.

Tu as raison.

*Il se dirige vers la porte. Au moment où Gaston va sortir, Francine se précipite au devant de lui.*

FRANCINE.

Gaston! Voyons, Gaston... c'est impossible, c'est impossible... tu ne partais pas?... tu ne vas pas me quitter?

GASTON.

Ah! non... non... pas de scène inutile.

FRANCINE.

Tu ne peux pourtant pas croire que je t'ai trompé... Tu sais bien que ce n'est pas vrai... J'ai été imprudente, inconséquente, je le reconnais... Sur

le moment, tu as pu supposer... mais c'est fou... je t'expliquerai... tu comprendras.

GASTON.

Tu mentiras.

FRANCINE.

Réfléchis, Gaston... on ne trompe pas l'être qu'on aime... et je t'aime... tu sais bien que je t'aime...

GASTON, glacial.

C'est tout ?

FRANCINE, subitement calmée.

Oui... tu peux partir...

*Elle tombe effondrée sur un siège.*

GASTON.

Adieu !

*Au moment où Gaston va franchir la porte, entre Salomé, portant sur un plateau une carte qu'elle va présenter à Francine.*

FRANCINE, lit, hésite, puis

C'est bien... Vous ferez entrer

GASTON, *que Francine avait cru parti, est revenu sur ses pas. Il ramasse la carte que Francine a laissé tomber, puis à Salomé.*

Dites que Madame ne reçoit pas.

FRANCINE, se redressant.

Si... Si... priez d'attendre.

*Sort Salomé.*

GASTON.

C'est une plaisanterie ?... Tu ne le recevras pas ?

FRANCINE.

Si.

GASTON.

Non, non, tu ne le recevras pas !

FRANCINE.

Mais...

GASTON, l'interrompant.

Je ne veux pas que tu le reçoives.

FRANCINE.

Tu ne veux pas ! ... Ah ! çà, qu'est-ce qu'il te prend ? Je ne comprends pas. Il te plaît de partir, de briser ma vie. Soit ! ... c'est ton droit, et je ne récrimine plus... Mais c'est bien le mien, j'imagine, d'essayer de la refaire comme je peux.

GASTON.

Je t'en supplie, Francine, ne discute pas : ce n'est pas l'heure... Il ne faut pas que cet homme entre ici... Voilà tout...

FRANCINE.

Ce n'est pas mon avis, il le faut au contraire.

GASTON.

Écoute-moi... écoute-moi... Tout à l'heure, j'ai été dur, je t'ai broyé le cœur... j'ai prononcé des mots cruels, mais je croyais être sincère... Je vois clair, à présent... Je me rends compte que ma colère n'était que du dépit... qu'elle se serait évanouie peu à peu... que j'aurais essayé d'oublier...

FRANCINE, l'interrompant.

Il n'y a rien à oublier.

GASTON.

Soit ! ... que j'aurais essayé de te croire... qu'en tout cas, je serais revenu parce que je t'aime...

parce que je ne peux pas vivre sans toi... parce que je t'aurais aimée, malgré tout.

FRANCINE.

Allons donc! c'est l'instinct de la propriété qui se réveille! c'est l'approche d'un autre qui excite ta jalousie!

GASTON.

Si tu veux... En tout cas, il n'y a pas de jalousie sans amour... Tu ne vois donc pas que je renfonce mes larmes tant que je peux... c'est si bête, un homme qui pleure... mais tu n'imagines pas combien je souffre.

FRANCINE.

C'est une foulure d'amour-propre. C'est douloureux, mais ça passe vite.

GASTON.

Non, Francine, c'est un de ces déchirements qui vous mutilent pour toujours... On n'efface pas d'une larme les mois que nous avons vécus ensemble.

FRANCINE.

On ne les recommence pas non plus... Non... non... J'ai trop longtemps serré mes poings contre mes yeux pour essayer de ne pas voir... je n'en peux plus! Oh! non! revivre avec toi cette vie des derniers temps... cette existence de courtisane qu'on paie en raison des services qu'elle rend... Jamais, jamais, jamais... c'est au dessus de mes forces.

GASTON, *violemment*.

Passe avec Satigny!

FRANCINE.

Passe avec Satigny! tu l'as dit... Oui... avec lui

j'ai fait un marché... c'est entendu... nous n'avions d'illusions ni l'un ni l'autre. C'est vilain, c'est sale, je le sais, tu ne m'en diras jamais autant que j'en pense... Mais avec toi... c'est autre chose... Nous avons été des amants parce que nous nous aimions, uniquement parce que nous nous aimions, pour échanger de l'amour, et non pas, toi, pour m'en acheter, et moi, pour t'en vendre.

GASTON

Je te demande pardon, Francine, je suis un misérable, un lâche... mais ce n'est pas de ma faute, vois-tu... c'est que la douleur m'égare... c'est que tout ce que tu me dis m'affole... Moi non plus, je ne veux plus de cette existence odieuse... Celle que je veux, celle que je rêve, c'est notre vie d'autrefois... notre vie à deux... notre vie à nous deux.

FRANCINE

Non. Ça aussi c'est impossible, tu n'es pas de taille à la vivre... Je te connais bien maintenant. Tu n'es pas né pour être, en même temps que l'amant, l'ami, le compagnon d'une maîtresse, celui qui partage sa vie et qui apporte un peu de régularité dans son existence irrégulière... Toi, tu ne peux être que l'amant... l'amant de luxe... Tu seras toute ta vie un grapilleur d'amour...

GASTON.

Dis donc le mot : un greluchon.

FRANCINE

Oui, oui, un greluchon... Tu n'es pas de ceux qui construisent le nid, tu es fait pour aimer dans celui des autres... Je m'en suis rendu compte trop tard, sans quoi...

GASTON.

Sans quoi ?... Continue.

FRANCINE.

Le jour où nous nous sommes débarrassés de Satigny, nous avons cru faire une action d'éclat, et nous avons commis une sottise effroyable...

GASTON.

Ah ! Satigny... Satigny...

FRANCINE.

Eh bien, oui, Satigny ! c'était le frein qui t'empêchait d'aimer trop facilement et trop vite, la diversion qui te protégeait contre la satiété, l'obstacle pas bien sévère, mais néanmoins suffisant pour rompre la monotonie. Tu peux, à la rigueur, être l'amant d'une seule femme, mais tu ne peux pas être le seul amant d'une femme... Il te fallait Satigny...

GASTON.

Tu ne supposes pas, j'imagine...

FRANCINE.

Je constate... je constate que tant qu'il s'est trouvé entre nous, nous avons été heureux, du moins aussi heureux que nous pouvons l'être, et j'ai conscience que nous le serions encore si, un jour maudit, tu n'étais pas resté un quart d'heure de trop.

GASTON.

Allons donc ! j'aurais bien fini, un beau matin, par me découvrir une dignité.

FRANCINE.

Une dignité ? Laisse-moi rire... Si j'étais mariée, ta dignité ne t'interdirait pas de tromper mon mari.

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, PAULINE DELANNOY, SALOMÉ.

PAULINE DELANNOY, entrant.

Comment? Comment? On se dispute? Voyons, mes enfants, qu'est-ce qu'il y a?

GASTON.

Il y a que Satigny est ici...

PAULINE DELANNOY.

Vous m'avez fait peur...

GASTON.

Réfléchis bien, Francine, c'est notre bonheur que tu joues... Il faut choisir...

FRANCINE, [illegible].

Soit! J'ai choisi.

GASTON.

Ne te berce pas d'illusions... ne table pas sur ma faiblesse... Lorsque j'aurai franchi cette porte, si fort que j'en puisse souffrir, je ne la repasserai jamais.

FRANCINE, à Salomé qui entre.

Faites entrer monsieur Satigny.

GASTON.

Adieu!!!

Il sort en claquant la porte.

PAULINE DELANNOY.

Mais non, mais non... au revoir... Ne la [illegible] pas, [illegible]... [illegible]

FRANÇOISE, vivement.

Tu crois ?

PAULINE DELANNOY.

J'en suis sûre.

SALOMÉ, entrant et annonçant.

M. Satigny.

PAULINE DELANNOY, à part.

Cinq cents louis qui tombent !

Rideau.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat